

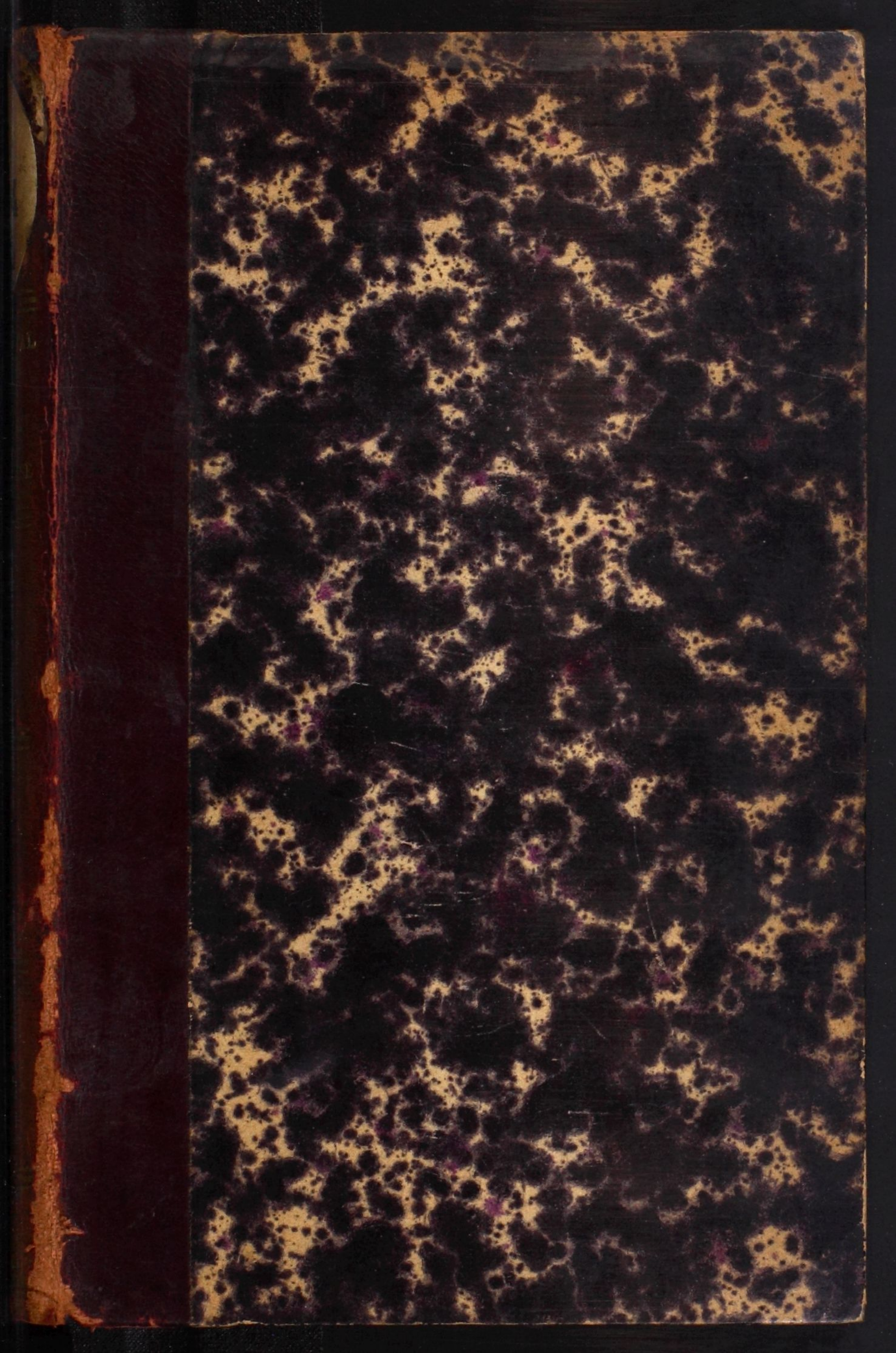
P. MONVAL

ÉCHOS
DE SUISSE

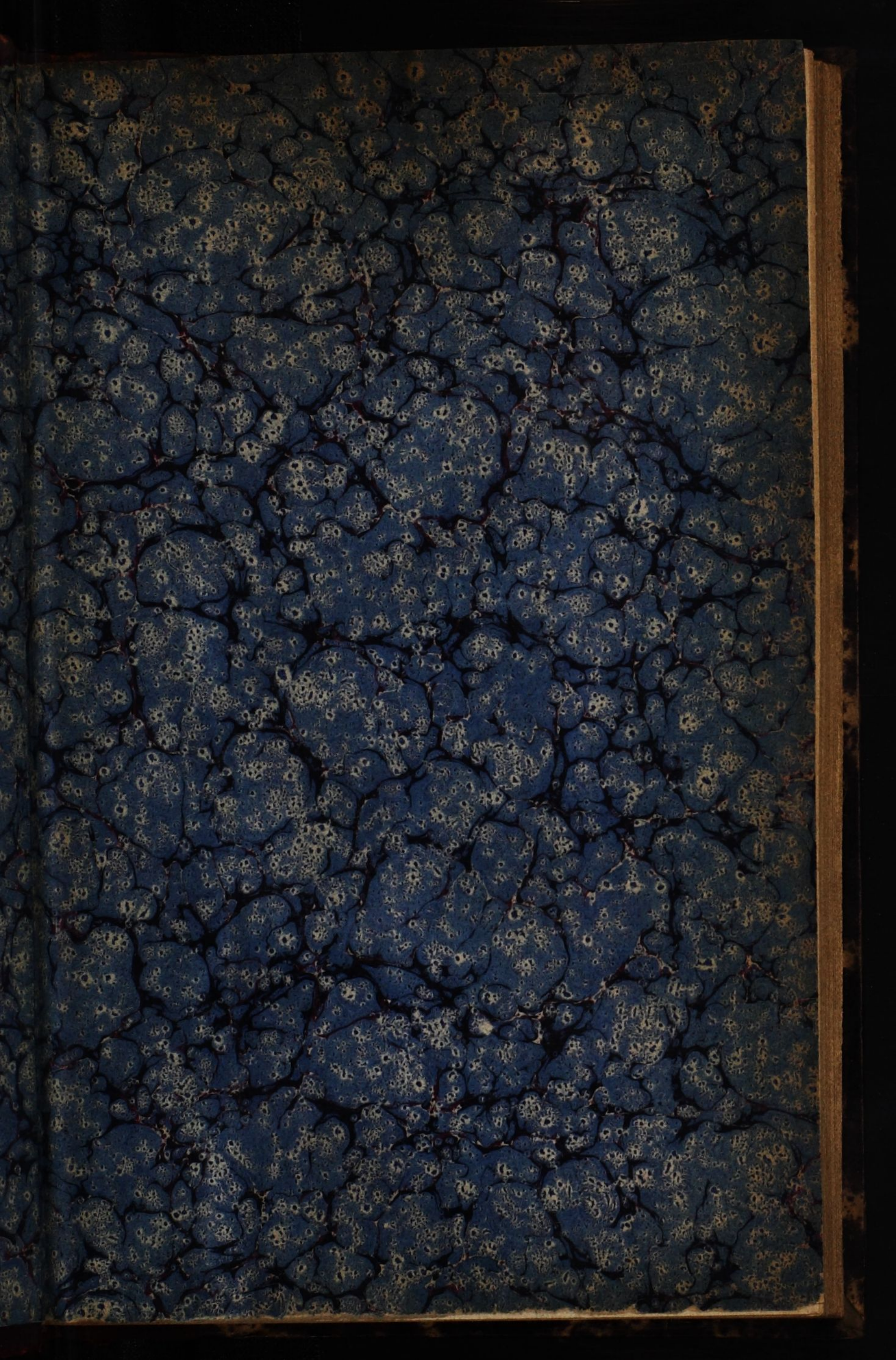


SALVAISON REL. PARI











ÉCHOS DE SUISSE.

ÉCHOS

DE

SUISSE

PAR

PIERRE MONVAL



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine, 33

1892

PRÉAMBULE.

Chaque été j'ai coutume, suivant la mode parisienne, de jeter la plume au vent et de m'évader quelque part, pour quelque temps, loin de la Ville-poussière.

Mais le rêve que je caressais depuis longtemps était d'aller me promener à travers la Suisse, par monts et par vaux, sans autre but que de me dégourdir les jarrets, de prendre un bain d'air et d'aller à l'aventure devant moi, pour mon seul agrément.

Ce qui m'a décidé l'année dernière à me mettre en route de ce côté, c'était l'occasion qui s'offrait de faire d'une pierre deux coups.

En quittant Paris dans la dernière quinzaine d'août, il me serait loisible d'assister,

au retour, vers la mi-septembre, à la grande Revue qui devait clore les manœuvres militaires dans l'Est.

Peut-être, lecteur, vous demandez-vous si je ne prémédite pas, en vous offrant, inconnu de vous, ces *Echos de Suisse*, de vous assommer du *ranz des vaches*, ou de vous imposer la relation des menus détails de mon voyage, ou encore de recommencer contre vous la classique description de la Suisse ? Autant vaudrait aujourd'hui découvrir l'Amérique.

Rassurez-vous; mes intentions sont moins noires et plus modestes.

En fixant sur ces pages, avec des notes prises à la volée, mes impressions de chaque jour, pendant ce beau voyage de trois semaines, favorisé par un temps splendide, j'écris... surtout pour mon plaisir. Et pourquoi ne l'avouerai-je pas, s'il est vrai, comme on le dit, que cette manière en vaut bien une autre ?

J'écris pour revivre à loisir les heures enfuies à la vapeur, pour *phonographier* dans mes souvenirs le mystérieux écho des

harmonies naturelles, pour évoquer dans leur fraîcheur et leur netteté les images, les sensations, les pensées qui naissent des choses vues.

Ce plaisir-là n'a de l'égoïsme que l'apparence, car il se double du vague espoir de vous le faire partager, au moins en partie. Je cède, en un mot, au besoin, à la démangeaison qui pousse chacun à raconter ce qui le touche ou l'intéresse.

Si je ne réussis pas à piquer votre curiosité, à toucher vos cordes sensibles au bon endroit, encore me tiendrai-je pour satisfait si je puis vous donner quelques conseils et indications utiles, pour le cas où vous voudriez, à votre tour, faire *celui* de Suisse.

C'est par ces indications que j'entre en matière.

*
* *

Le préambule obligé d'un voyage de ce genre, si l'on veut en prévenir la fatigue, consiste à s'entraîner progressivement à la marche, tout en exerçant sa faculté d'atten-

tion, à s'habituer à observer ce qu'on rencontre, à *regarder* ce qu'on *voit* tous les jours sans, pour ainsi dire, s'en apercevoir.

On ne se doute pas de ce qu'un examen un peu attentif des choses et des gens peut y découvrir de nouveaux reliefs ou d'intéressantes remarques.

Parcouru de la sorte, Paris devient d'une inépuisable originalité ; c'est la cité merveilleuse. Ses défauts sont d'être assourdissante, agitée, loin de la nature. On y trouve trop de pierres, trop de murs ; il y manque l'air transparent, le ciel bleu, l'herbe verte.

Ces longues promenades dans les rues de Paris sont la meilleure préparation aux courses dans la montagne. En assouplissant les muscles, en aiguisant l'appétit, en exerçant l'accommodation visuelle, en développant le sens de l'esthétique, elles vous aiguillonnent pour un prompt départ.

Mais avant de partir, une première question se pose :

*
* *

Quel itinéraire adopter ?

Votre choix devra être déterminé, à la fois par le temps que vous aurez à consacrer à votre voyage et par la méthode que vous voulez adopter.

Voulez-vous vous contenter de traverser la Suisse et de jeter un coup d'œil d'ensemble sur ce qu'elle offre de plus remarquable ?

Préférez-vous diviser votre exploration en plusieurs saisons ? La première année, par exemple, visiter l'Oberland, la seconde, la Suisse romande ou française, la troisième, la Savoie et le Mont-Blanc ?

Allez-vous, au contraire, chercher là-bas, au lieu de mouvement et d'exercice, le repos et le calme dans un bain d'air prolongé ? Affectionnez-vous quelque station en vogue, avec des promenades autour ? ou quelque coin retiré, l'un de ces sites enchanteurs, si nombreux et si variés, à chacun desquels on se dit en passant, comme Mignon : « C'est là que je voudrais vivre ? »

Vous n'avez que l'embarras du choix. Pour mon compte, j'avais pris le premier parti et arrêté, en conséquence, l'itinéraire

suivant, après avoir recueilli, de ci de là, les conseils les plus compétents.

Je dus d'abord renoncer au bénéfice des billets circulaires délivrés par les Compagnies des chemins de fer de l'Est et de Lyon, à cause de mon intention de m'arrêter quelque temps, au retour, sur le théâtre des grandes manœuvres et de m'écarter ainsi de la voie directe de Paris-Belfort, par Troyes.

Ce dernier itinéraire, habituellement suivi, m'était du reste plus connu. Aussi devais-je mettre à profit cette occasion de suivre les vallées de la Marne et de la Blaise, en me rendant de Paris à Belfort par la ligne d'Avricourt et l'embranchement de Blesmes à Chaumont.

De Belfort, par Delle, je gagnerais Bâle.

Là, je prendrais un billet circulaire pour la Suisse, comportant les principales stations et excursions suivantes :

Zurich, avec pointe sur Schaffhouse et la chute du Rhin.

De Zurich à Gœschenen (au pied du Saint-Gothard), soit par les lacs de Zurich, de

Zug et d'Uri et les lignes d'Arth-Brunnen et Flüelen-Gœschenen, soit (au moyen d'un long détour dans les Grisons), par Wesen, Ragatz, Coire, Reichenau, Disentis et Andermatt.

J'ai vivement regretté que le temps m'ait manqué pour suivre ce dernier itinéraire, chaudement recommandé par mon ami P. Il m'eût permis de visiter ce qu'il y a, d'après lui, « de plus beau en Suisse », c'est-à-dire : à quelque distance de Ragatz, le torrent de la *Tamina*, la crevasse, les bains et le village de *Pfaeffers*, et surtout, au-delà de Coire, la formidable *via Mala*, (l'ancienne route d'Italie), qu'on suit jusqu'à Thusis, avant de descendre à Reichenau, au confluent torrentiel des deux Rhins.

Avis aux amateurs de beautés sauvages, que n'effraient pas six à sept heures de marche à pied de Coire à Andermatt.

Je ménage au lecteur, du reste, à défaut de cette excursion que je n'ai pas faite, et à titre de digression (à la suite de ma visite aux gorges similiaires de l'Aar), la très alléchante description de la crevasse de Pfaeffers

et de la Via Mala, que j'ai reçue de mon ami P.

Je me réserve aussi de dire les raisons qui m'ont décidé, en quittant Zurich pour gagner Gœschenen, à passer par Einsiedeln (entre les deux itinéraires ci-dessus), pour reprendre le premier à Brunnen.

Du Saint-Gothard je reviendrai, par le lac des Quatre Cantons, à Vitznau et au Righi.

De là, à Lucerne ; excursion au Sonnenberg et au Burgenstock.

Alpnach et le col du Brünig.

Meiringen et les gorges de l'Aar.

Le lac de Brienz et la cascade du Giessbach.

Interlaken ; excursions à Grindelwald et Lauterbrunnen.

Lac de Thun ; Berne.

Fribourg et le viaduc de Granfrey.

Lausanne ; excursions à Vevey, Territet, etc.

Genève et son lac.

Neuchâtel et le Jura Bernois.

Retour par Delémont et Delle à Belfort, etc.

* * *

S'il est nécessaire d'être fixé d'avance sur le chemin qu'on doit suivre, il ne l'est pas moins de savoir ce qu'il faut emporter.

Le viatique du touriste doit être simple et léger.

Dans vos poches, une bonne jumelle de théâtre et un Guide, celui que vous voudrez : Joanne ou Conti (celui-ci un peu plus léger). C'est un vade-mecun excellent, vous dirigeant avec précision dans le dédale des rues et les défilés des montagnes, vous dispensant presque partout des guides vivants et patentés.

Ne vous embarrassez pas d'autres livres. Les lexiques et manuels franco-allemands sont inutiles.

Lisez, si vous voulez, avant de partir, quelque bon ouvrage sur la Suisse. Que les nouveaux ne vous fassent pas oublier les anciens, celui, par exemple, d'Alexandre Dumas, ou même celui de Desbarolles, son fidèle compagnon de route.

Le titre du dernier semble un peu para-

doxal : « *Voyage d'un artiste en Suisse, à raison de 3 fr. 50 par jour.* » *(?!)* Cela ressemble fort à l'énoncé d'un problème insoluble. Mais, quoique l'édition de ce livre soit déjà ancienne et qu'il soit survenu, depuis, de notables changements dans les modes de transport et la tenue des hôtels, il renferme encore nombre d'indications utiles, où les petites bourses trouveront leur compte.

Il est entendu, d'ailleurs, qu'il ne faut partir qu'avec un portefeuille suffisamment garni. Cinq ou six billets de cent francs peuvent suffire, si vous avez des habitudes modestes. Mais emportez davantage pour vous prémunir contre tout souci et faire, à l'occasion, quelques emplettes.

La menue monnaie suisse est légère, mais incommode, les pièces de cinq, de dix et de vingt centimes ressemblant trop à nos pièces d'argent de cinquante centimes. Nos pièces de cuivre ne sont acceptées que dans la Suisse française.

En général, suivant la boutade d'un touriste que j'ai rencontré à Bâle, quand vous voyagez en pays étranger, il ne faudrait

vous préoccuper ni de sa monnaie ni de sa langue. Il vous suffirait de savoir traduire trois mots : *manger*, *coucher*, *changer*.

Rien n'est plus faux, pour le dire en passant. Demandez à M. Francisque Sarcey son opinion sur l'insupportable inconvénient d'ignorer la langue du pays où l'on voyage.

Un mot enfin du bagage et des vêtements.

Pas de gros bagage surtout ! C'est un luxe inutile, encombrant, dont le transbordement fait perdre un temps précieux. Autant vaudrait se river un boulet aux pieds.

Comme le sage, le bon touriste porte tout avec lui.

Tout, c'est-à-dire : un *complet* en laine, un léger couvre-chef, des souliers à fortes semelles, un parapluie et une valise ou un sac de soldat.

Ce sac est très commode, mais d'un usage restreint et relativement cher. Une valise en toile et carton suffit.

Elle doit contenir : un pantalon et une flanelle de rechange, très peu de linge (on vous blanchit partout en 24 heures), les

menus objets de toilette, un coin libre pour les emplettes de route. Et c'est tout.

En route maintenant pour les « vallons de l'Helvétie », en prenant par la vallée de la Marne !

Paris, le 1er mai 1892.

P. MONVAL.

I

DE PARIS A BELFORT.

DÉPART DE PARIS.

En m'échappant de l'atmosphère fuligineuse qui auréole d'un crèpe funèbre les hauteurs de Notre-Dame de la Galette, je hume l'air avec délices.

Cette envolée dans l'espace, vers des régions nouvelles, me révèle la sensation du bonheur spécial que procure le voyage. Quelle joie dans cette liberté d'aller et venir où bon vous semble, où la fantaisie et la curiosité vous invitent, sous le vaste horizon, loin du vacarme parisien, des affaires, des soucis du jour et du lendemain !

Ainsi bercé dans une douce rêverie, je vois distraitement défiler : les riches villas du Raincy ; Chelles, aux succulentes ma-

telottes ; Lagny, rendez-vous des canotiers et des pêcheurs à la ligne ; Meaux, potager de Paris ; les plaines de Seine-et-Marne, encore couvertes de leurs moissons ; les riches coteaux de la Champagne, d'où s'élève, à Vincelles, le cri d'alarme de l'invasion phylloxérique.

*
* *

CHALONS-SUR-MARNE.

Je m'assure, en déjeunant au buffet de la gare, que sa réputation n'est pas surfaite. Puis je mets à profit ce premier arrêt pour visiter le chef-lieu du département de la Marne.

Du remarquable *pont de Marne* se déroulent, à droite, le barrage et la chute du *Pertuis*, le *Jard* et des collines de sapins, à gauche, le cours tourmenté de la rivière, avec ses îlots de saules et ses berges verdoyantes.

A visiter la Cathédrale d'un élégant style gothique. Le musée de la ville renferme le modèle en bois de ce monument, tel qu'il

existait autrefois, avec ses deux flèches à jour, d'une sveltesse malheureusement trop hardie.

Il a fallu, en les démolissant, découronner véritablement l'édifice. Si l'on veut s'assurer qu'il ne le cède en rien à de plus célèbres, il suffit de le comparer aux autres modèles d'églises gothiques dont le musée de Châlons renferme la collection.

Je me dirige vers la belle promenade du *Jard*, qui renferme un coin charmant : la *Pépinière*.

Avec ses allées ombreuses, son cours d'eau où des cygnes s'ébattent, ses blanches statues mythologiques, ses corbeilles de bégonias éclatants, bordées de pyrèthre et de lobélie, ses sapins d'un vert sombre encadrant la blancheur des érables panachés, ce petit parc vous apparaît comme une réduction-bijou de la Pépinière du Luxembourg.

Je note seulement parmi les curiosités de la ville : la porte Sainte-Croix, la Préfecture, les Archives départementales, le Marché couvert, l'Hôtel de Ville, gardé par qua-

tre énormes lions accroupis, l'église Notre-Dame et son carillon automatique, enfin l'Ecole des Arts, qu'on ne peut visiter sans autorisation spéciale.

.˙.

DE CHALONS A CHAUMONT.

Le lendemain je reprends ma route par le train rapide « le dijonnais. » A Vitry-le-François, je laisse à droite, bordées par le cours frais et ombragé de la Marne, les vastes plaines où, dans quelques semaines, au milieu d'une foule immense, quatre corps d'armée évolueront, en présence du président de la République et les états-majors des puissances étrangères.

Arène sans égale, admirablement disposée pour une de ces grandes tueries d'hommes qu'on appelle les batailles modernes !

Vitry après Châlons ! Les plaines de Matignicourt après le camp de Mourmelon, après ces historiques *champs catalauniques*, désolés jadis par les hordes sauvages du « fléau de Dieu. »

Nous sommes bien décidément dans la région de l'Est, sur la route de la frontière et de l'invasion. Après avoir, à Blesmes, aiguillé sur Saint-Dizier, nous atteignons et dépassons bientôt cette grande fabrique du fer.

Dès lors l'aspect du pays change. Aux vastes plaines du Perthois succède la pittoresque vallée de la Marne, sur les bords de laquelle s'élèvent Joinville et ses forges ; la Marne qui serpente capricieusement au milieu de coteaux chargés de vergers, de vignes et de grands bois. Laissant à gauche, à Bologne, la ligne des Vosges, le train gagne vite Chaumont *(Calvus mons)*. L'approche du chef-lieu de la Haute-Marne nous est signalée par le passage du train sur le viaduc qui porte son nom et dont les dimensions donnent une idée anticipée, mais affaiblie, de celui de Granfrey, près de Fribourg.

*
* *

CHAUMONT.

L'arrêt à Chaumont est plus que suffisant pour déjeuner. Recommandé aux estomacs

exigeants ou pressés un bon restaurant, à gauche de la statue de Philippe Lebon, sur l'Esplanade, plantée d'arbres séculaires, qui s'étend en face de la gare.

De la fenêtre ouverte du restaurant, j'examine à loisir cette statue en bronze de l'ingénieur français qui découvrit, en 1786, le gaz d'éclairage. La tête inclinée sous sa perruque à la Robespierre, il suit d'un regard fasciné l'opération d'où il a tiré sa découverte, au moment où il vient d'allumer le gaz qui s'échappe de la houille chauffée dans une cornue.

Derrière la statue de Philippe Lebon, l'Esplanade se termine, au nord, par un escarpement à pic. De là le regard plonge sur la campagne à gauche, sur la ville à droite et, au centre, sur des villas et des jardins diaprés d'éclatantes couleurs.

Je consulte ma montre. L'heure avancée ne me permet pas de parcourir la ville. Mais il me reste assez de temps pour visiter, dans le voisinage, l'église Saint-Jean, dont la haute tour gothique domine toute cette partie de la ville. Les portails et les nefs

sont d'une architecture fine et fouillée. Mon attention est attirée, à l'entrée de la nef de gauche, par une peinture naïve représentant l'apparition de Notre-Dame de la Salette aux petits pastoureaux que l'on sait.

Dans les églises fastueuses de Paris, cette image (qui rappelle le voisinage d'Epinal) ferait sourire. Il n'en est rien ici, dans ce milieu moyen-âge, où les tableaux de ce genre s'harmonisent parfaitement avec les motifs sculpturaux de l'édifice, d'une primitive et parfois touchante naïveté.

*
* *

DE CHAUMONT A BELFORT.

En quittant Chaumont, pour prendre et suivre jusqu'au bout la ligne de Paris-Belfort, le train s'enfonce dans une longue tranchée, taillée dans la roche qui forme le sol.

Jusqu'à Chalindrey, l'aspect général du pays, très accidenté, avec ses grandes mon-

tagnes boisées, vous donne comme un avant-goût de la Suisse.

..... Mais quel est ce ruisseau qui court là-bas dans la prairie et nous accompagne jusqu'au voisinage de Langres ? — Ce ruisseau, monsieur, c'est une rivière, une rivière qui donne son nom à un grand département ; ce fossé que, par places, on franchirait d'un saut, c'est la Marne.

La géographie nous apprend, en effet, que le plateau de Langres est l'un des plus élevés de France et que sur ses pentes trois rivières prennent leurs sources : la Meuse au nord, la Marne à l'ouest et la Saône au sud.

Voici maintenant la citadelle et la ville de Langres, haut perchée sur un roc. Formidables défenses naturelles ! On connaît l'histoire de Calino faisant ses vingt-huit jours. « L'escarpement de la citadelle, disait-il, est si raide que j'ai été obligé, « pour en faire l'ascension, de me débarrasser de mon sac et de mon fusil et de « faire un second voyage pour les y monter « ensuite. »

A noter, chemin faisant, les travaux considérables du canal de la Marne à la Saône.

De Cumont-Chalindrey à Vitrey, le pays offre des horizons plus larges. Aux montagnes boisées succèdent des coteaux couverts de vignes et de blondes moissons encore sur pied, comme j'en vois depuis Paris, comme j'en verrai en Suisse, attestant que partout, en 1891, les récoltes sont en retard d'un mois. Dans les bas-fonds, des prairies et des oseraies.

Tout ce paysage est charmant, bien que déparé par la couleur grise et terne des maisons. Leurs toits sont, en effet, couverts de pierres éclatées, qui remplacent désavantageusement l'ardoise et la brique. La brique pourtant ne fait pas défaut partout.

Parmi les nombreux villages qu'on aperçoit au loin, en voici un plus grand que les autres, dont les toits rouges, relevés par le rayonnement du soleil couchant, contrastent avec le vert sombre de la forêt de sapins qui le domine, dominée elle-même par un ciel d'un bleu pur, parsemé de gros nuages d'argent. Malgré sa fugacité, la

beauté de ce tableau m'est toujours présente ; mais ce n'est pas une plume, c'est un pinceau qu'il faudrait pour le rendre.

Vers Vitrey, la nuit tombe. Le passage devant Vesoul n'est signalé que par les lumières qui scintillent, comme une couronne fantastique, sur les crètes de la *motte de Vesoul.*

J'arrive enfin à Belfort, où je trouve, en face de la gare, un hôtel tranquille et d'aimables hôtes.

II

BELFORT.

La visite de Belfort est intéressante à plus d'un titre ; j'y consacre ma matinée du lendemain.

La ville neuve, avec sa grande voie *le faubourg de France*, est très commerçante et très animée ; on y rencontre l'Hôtel de la poste.

On gagne ainsi « la Ville » proprement dite, la ville forte, étreinte par son triple rang de remparts et de fossés.

Au moment d'y entrer, par une porte en granit rouge des Vosges, portant le millésime de la conquête française —MDCLXXXVII— je suis arrêté par la vue des ravages, encore en voie de réparation, creusés dans ses murs par l'invasion de 1870. Morsures inutiles, où l'ogre allemand s'est brisé les dents !

En face de la porte, et construite avec le même granit rouge, s'élève la Cathédrale,

d'un style sobre et sévère. Sur une place, non loin de là, le monument commémoratif de la défense de Belfort, dont tout le monde a pu admirer la reproduction en marbre à l'Exposition universelle de 1889, au centre de la grande galerie des sculptures. L'œuvre, du statuaire Millet, a pour titre : « *Quand même !* » Elle représente l'Alsace saisissant d'un geste farouche et superbe le fusil d'un soldat blessé, qui se cramponne à sa robe avec l'énergie du suprême espoir. Cette femme est campée si fièrement, son profil est si purement alsacien, le souffle patriotique qui l'inspire et semble agiter les rubans de sa coiffure si puissant, qu'aucune œuvre de ce genre ne lui est, à mon avis, supérieure.

Le piédestal est orné d'un grand médaillon réunissant deux figures, immortalisant deux noms : « Thiers, Denfert-Rochereau ! »

Je sors de la ville par la porte qui regarde le *Château*.

Rien ne peut rendre l'impression saisissante que produit, à une certaine distance, l'aspect de cette formidable citadelle — sur

les glacis de laquelle les sentinelles ressemblent à des pygmées.

C'est un immense rocher, au pied duquel fait bonne garde le fameux *lion de Belfort*. Sa reproduction en bronze occupe à Paris le centre de la place Denfert-Rochereau. Mais ce que ne rend pas cet immense bloc de métal posé sur son socle, c'est l'air d'invincible et terrifiant défi jeté aux assaillants par le colosse en pierre, arc-bouté contre le Château de Belfort.

En revenant à l'hôtel, je traverse un pont, sous lequel coule une petite rivière peu prétentieuse, *la Savoureuse*. Un officier, attaché à l'un des forts qui entourent la ville, me donne sur ses ouvrages de défense des renseignements absolument rassurants. La *Savoureuse* n'en occupe pas le premier rang ; mais elle y joue son rôle d'utilité, en fournissant l'eau nécessaire à la submersion des fossés. Ce qui rend Belfort imprenable de vive force, ce sont moins ses remparts que son Château ; et c'est moins son Château que les hauteurs, hérissées de forts, qui l'entourent. On se rend mieux

compte de cette situation unique lorsqu'on s'éloigne de la ville dans la direction de Bâle.

On embrasse alors du même coup d'œil : le fort de l'Est, celui de la Miotte au nord et celui du Salberg à l'ouest, perchés sur des montagnes de 650 mètres d'altitude. Elles forment ainsi un grand cirque, au fond duquel repose Belfort. Puissent les frontières françaises être partout aussi bien gardées !

De la seule ville alsacienne qui nous reste j'emporte l'impression la plus réconfortante.

On y parle l'allemand, mais aussi le français beaucoup plus que je ne le supposais. L'accueil des habitants y est affable et empressé ; on sent ces alsaciens cordialement et doublement français.

Dans le genre de vie, de nombreux indices révèlent la proximité de la Suisse allemande.

L'allure, le caractère des relations forment, semble-t-il, un compromis, un moyen terme entre les manières françaises, vives, alertes, enjouées, et l'attitude froide et com-

passée, les mouvements engoncés, le pas lourd du suisse allemand.

*
* *

Pendant le trajet de Belfort à Delle, la chaîne des Vosges se déroule à gauche dans le lointain. Je m'informe du nom de ces grandes montagnes arrondies, bleuâtres comme des fumées figées sur l'horizon ; ce sont le *Ballon d'Alsace*, *Giromagny*, etc.

III

LEVER DE RIDEAU.

LA FRONTIÈRE !

A Delle, dernière station française, « tout le monde descend ». Une horloge à double cadran indique l'heure de Berne, en avance de 26 minutes sur celle de Paris.

Après avoir réglé sa montre, on monte dans les wagons suisses, sans passeport, et après un très sommaire examen des bagages par les douaniers. L'Helvétie est décidément la terre hospitalière par excellence.

Il n'y a pas à se le dissimuler, sous le rapport du confort et de la commodité, les wagons suisses, — qui communiquent entr'eux par un couloir central, où l'on n'est jamais dérangé, où l'on peut changer de place à volonté, où chacun peut loger ses bagages au-dessus de soi, — sont beaucoup

plus habitables que nos wagons français. J'entends parler de nos wagons de troisième classe, qui correspondent ici à la deuxième classe suisse. Quant aux premières classes suisses, je n'en parle pas, la différence entre les premières et les secondes étant beaucoup moindre qu'entre les premières et les troisièmes classes des wagons français. Et puis, pour rester pratique, je m'adresse surtout à vous, voyageurs nombreux, à bourse moyenne, mais pourvus d'un grand désir de voir beaucoup de pays avec peu d'argent.

A signaler encore une heureuse disposition des wagons suisses. Chacun est divisé en deux parties inégales : la plus grande pour les fumeurs, en allemand *Raucher*, l'autre réservée aux non fumeurs, *Nichtraucher*.

Tandis que, chez nous, les fumeurs empoisonnent à l'envi leurs voisins, — par suite d'une tolérance absurde, mais malheureusement passée en usage, — les fumeurs suisses et allemands se contentent de s'empoisonner entr'eux.

*
* *

SAINTE-URSANNE.

A peine a-t-on dépassé Porrentruy, première station suisse, qu'on assiste à un véritable changement à vue.

Ce n'est plus qu'une succession ininterrompue de roches blanches hérissées de sapins, de gorges, de pâturages, d'eaux bondissantes. A chaque instant vous passez de noirs tunnels dans l'éblouissement de décors ensoleillés, d'une variété infinie, dont les plus merveilleuses féeries de théâtre ne peuvent donner l'idée. L'entrée en Suisse par cette voie est vraiment saisissante.

Un peu avant d'arriver à la station de Sainte-Ursanne, à la sortie du tunnel du Mont-Terrible, ce n'est qu'un cri d'admiration poussé par tous les voyageurs à la fois : « Ravissant ! inimaginable ! »

Figurez-vous qu'emportés par le train, — qui file sur une crête élevée en décrivant

une très forte courbe concentrique, — vous êtes penchés du côté de cette courbe, à la portière de droite. Votre regard plonge sur une large et profonde vallée, encadrée de hautes montagnes de sapins. Au fond le Doubs, déroulant ses anneaux miroitants, frissonne sur un tapis vert au pied d'un joli village, étincelant au soleil.

Mais tandis que vous vous hâtez avidement de jouir de ce spectacle, loin de fuir, il change à chaque instant d'aspect, par l'effet de la direction circulaire du train, qui vous le présente et vous le fait passer en revue sous toutes ses faces.

Puis, lorsqu'il arrive au milieu de la courbe, un nouveau décor semblable, au premier et le doublant pour ainsi dire, avec une étonnante symétrie, surgit devant vous. Le diorama s'élargit en panorama. Les axes de deux vallées jumelles, également arrosées par le Doubs, forment un angle aigu dont le sommet aboutit à votre œil, qui les saisit du même coup.

* * *

DELÉMONT.

Laissant à droite les embranchements sur Berne et Neuchâtel, je quitte la *vallée du Doubs* pour suivre celle, non moins pittoresque, mais plus sauvage, *de la Birse.*

Les courbes incessantes de la voie ferrée suivent fidèlement les capricieux zigzags de la rivière, qui clapote et cascade sur son lit de galets. Toutes deux cheminent de conserve, à travers un inextricable dédale de rochers de toutes formes et de toutes dimensions ; les uns arides, les autres couverts de sapins, séparés par des ravins ou des prairies. De ci de là, des cabanes, des troupeaux de vaches ; des débris de châteaux, perchés sur des pics, comme des nids d'aigle. Tel le château d'*Angenstein*, sous lequel passe un tunnel. Telles les ruines de celui de *Pfeffingen.*

La Birse prend parfois l'allure d'un torrent. Nous la traversons sur des ponts en

bois, dont la légèreté donne la clef de la récente catastrophe de *Mœnchenstein*. On se rappelle qu'un pont s'étant rompu sous le poids d'un train, celui-ci s'était effondré tout entier dans la rivière. C'est précisément sur ce pont, récemment reconstruit, que nous passons sans encombre. Les mesures nécessaires ont été prises pour prévenir la récidive.

J'arrive le soir à Bâle.

IV

LA VIE EN SUISSE.

Qu'on me permette, en mettant le pied dans la première ville suisse et avant d'entrer en campagne, de placer ici l'ensemble de mes observations et impressions générales sur le genre de vie, les mœurs et les usages du pays.

Il peut y avoir intérêt, en effet, à connaître dès le début ce qu'on n'apprend guère qu'au cours de la route.

La suite de mon récit en sera, du reste, allégée d'autant.

⁂

LE « PORTIER ».

Comme toutes les principales villes de Suisse, Bâle regorge d'hôtels. Vous sortez

de la gare entre une double rangée de *portiers*... pardon ! mais c'est le mot propre et il n'y en a pas d'autre, même en allemand. Seulement il signifie tout autre chose que le mot français, depuis longtemps démodé.

Ne vous figurez pas qu'il s'agisse ici des descendants de feu Pipelet, auquel son ami Cabrillon rendait la vie si dure, et que le désespoir aurait poussé à s'expatrier en Suisse, dont les hôtels seraient ainsi peuplés de sa race pullulante.

Non, le portier suisse n'a rien de commun, ni avec l'ancien pipelet parisien, ni avec le moderne concierge (saluez !). Il est d'une espèce toute spéciale, comportant plusieurs variétés.

Et d'abord le « portier » des gares de chemins de fer.

Chaque gare a le sien. Quelles portes ouvre-t-il ? Aucune.

Le contrôle des billets à l'entrée et à la sortie des voyageurs n'a pas lieu en Suisse, du moins dans la Suisse allemande. Chacun monte dans les trains et en descend libre-

ment, sans rien demander à personne, sinon des renseignements au « portier », s'il en a besoin et s'il le rencontre. Car cet employé n'a pas de poste fixe. Ses fonctions seraient des plus vagues s'il n'était spécialement préposé à la consigne des bagages.

Quant au contrôle des billets, s'il n'est pas fait dans les gares, il est excellemment fait dans les trains eux-mêmes, par des agents qui les poinçonnent après le départ, et les recueillent avant l'arrivée de chaque voyageur à la station destinataire.

Ainsi se trouvent supprimés deux inconvénients du système français : la perte de temps et la difficulté de chercher et présenter son billet, quand on a les mains pleines de bagages, à l'entrée des salles d'attente et à la sortie des trains.

J'arrive maintenant à la seconde variété, à la variété commune du « portier » suisse. C'est le portier d'hôtel, dont la place est loin de ressembler à une sinécure, comme celle de son congénère de la gare.

Celui-là est le Maître-Jacques de l'hôtel, dont il porte le nom inscrit en lettres d'or

sur sa casquette. Il en est à la fois : le cocher, le palefrenier, le valet de chambre, le commissionnaire, le brosseur, le cireur et même un peu le concierge,... s'il est possible de concevoir un concierge sans cordon ni loge. Car le portier suisse est dépourvu de ces deux attributs.

S'il vous arrive de rentrer après onze heures du soir, à votre premier coup de sonnette, au second tout au plus, il vient en personne vous ouvrir. Par là seulement, il est véritablement et sérieusement *portier*.

J'ai dit qu'à la descente des trains vous êtes assailli par une légion de portiers. Tous, ou à peu près, parlent assez le français pour vous offrir leurs services. Le mieux est de les refuser, si vous n'êtes pas d'avance fixé sur le choix d'un hôtel, et de vous tirer d'affaire comme il suit.

*
* *

L'HÔTEL.

Si vos moyens vous permettent le choix d'un de ces grands hôtels qui sont de véri-



tables palais, tout est pour le mieux. Faites-vous transporter avec vos bagages par l'omnibus de l'hôtel que vous aurez choisi.

Dans ce cas, vous aurez dû vous munir avant votre départ des coupons Lubin (36, boulevard Haussmann). Ces coupons vous assureront, pour le choix des moyens de transport, des hôtels, des tables d'hôtes, tout le confort désirable, à des prix relativement modérés. A votre retour, on vous remboursera les coupons non utilisés.

Si, au contraire, vous voulez vous arrêter à un hôtel de moyenne ou de petite bourse, je vous conseille de le chercher dans le voisinage de la gare. Vous gagnerez ainsi du temps et serez plus facilement rendu aux heures des trains.

Les hôtels avec « vues magnifiques » dont parlent les Guides sont loin d'être à dédaigner, surtout dans les centres d'excursion, où l'on séjourne plusieurs jours, comme Zurich, Lucerne, Interlaken, Lausanne, Genève. Mais la « magnificence » des vues est généralement haut cotée.

Si vous jetez votre dévolu sur un hôtel

situé près de la gare, faites-y porter votre valise par un commissionnaire ou portez-la vous-même. Mais ne vous installez *jamais* nulle part avant d'avoir débattu avec le maître d'hôtel le prix de la chambre et celui de la table d'hôte. Mieux vaudrait, si vous n'avez à l'avance aucune indication sur le choix d'un hôtel, consigner votre bagage à l'arrivée en gare et l'envoyer ensuite chercher par le portier de la maison que vous aurez arrêtée.

Des chambres d'hôtel, rien à dire, sinon qu'elles sont généralement bien et proprement tenues. Mais généralement aussi sont-elles dépourvues de pendules et aussi de cheminées, que remplacent d'énormes poëles en faïence.

Le traversin des lits est remplacé par une sorte de coussin en forme de coin, placé sous l'extrémité du matelas, qu'il relève en plan incliné.

Les lits eux-mêmes sont d'une étroitesse à laquelle on s'habitue vite, le sommeil étant singulièrement facilité par les longues journées d'exercice.

Ce qui est, par exemple, d'une exiguïté exagérée, ce sont les couvertures et les draps, parfois larges comme des serviettes.

Ceux qui dorment comme des soliveaux peuvent s'en accommoder, non ceux — dont je suis — qui se délassent en s'étirant et s'étirent en dormant. Ceux-là ne tardent pas à éprouver une sensation de *plein air* qui, toute la nuit, les promène en rêve dans les glaciers.

*
* *

LA TABLE D'HÔTE.

On trouve dans la plupart des tables d'hôte et des *restaurations* une « nourriture saine et abondante », mais peu variée.

Entre les services extrêmes, qui sont l'imprescriptible soupe au fromage et l'inamovible gruyère, les plats ne changent guère.

Je ne parle pas de la truite, dont la seule vue exaspérait si fort le capitaine Bitterlin. La truite — mets national suisse, n'est

qu'un mythe, une boutade d'Edmond About. On ne la sert guère que sur les bords du lac de Genève.

Ce sont à peu près partout les mêmes plats de viande, accommodés de la même manière, avec ou sans pommes de terre autour. Partout même disette de légumes frais et de fruits.

Le vin n'est un peu abordable que dans les cantons à langue française. A Neuchâtel, par exemple, on vous offre un clairet du crû, avec lequel les Neuchâtelois se fabriquent... du Champagne, s. v. p. !

Au vin qui manque, on supplée par la bière, qui est excellente.

Excellent aussi, pour ne pas l'oublier, le premier déjeuner, toujours le même : Lait et café, sucre ou miel (exquis), beurre ou confiture, pains au lait. Le tout à discrétion. Prix : 1 fr. à 1 fr. 25.

En résumé, le menu est, en Suisse, assez uniforme. Ce qui ne l'est pas, ce sont les prix. Plus on s'enfonce dans les stériles régions alpestres, plus ils s'élèvent. On trouve à bien meilleur compte le vivre et le

couvert à Bâle, à Neuchâtel, à Genève surtout. Il semble que le voisinage de la frontière française adoucisse à la fois les mœurs et les prix.

Ainsi trouverez-vous à Genève, par exemple, (en retenant, si possible, votre chambre à l'avance), une excellente pension de famille, chez Mme Fleischmann, rue de la Plaine, moyennant une dépense quotidienne de 6 à 7 francs.

Par contre, vous aurez quelquefois à passer sous les fourches caudines de certains hôtels monopoleurs.

C'est ainsi que l'Hôtel du Righi-Kulm exploite le spectacle du lever du soleil — qui fait presque toujours relâche, — comme l'hôtel du Giessbach exploite l'illumination des cascades du même nom.

V

MŒURS, LANGUE, USAGES.

MOEURS DOUCES ET MÉLOMANIE.

A Bâle, grande ville protestante de 80,000 habitants, de langue et d'allure allemandes, ce qui frappe tout d'abord, c'est le caractère avenant et sympathique de sa population.

L'accueil y est affable et bienveillant pour les étrangers, pour les français du moins. On s'y dérange volontiers pour vous mettre dans votre chemin.

Les formules de politesse y abondent : « A votre service ! » bon voyage ! bonne nuit ! bon appétit ! » etc.

Ce dernier souhait vous est invariablement servi avec « la soupe » par la personne qui vous l'apporte.

On appelle de ce nom « *la soupe* », soupe par excellence, — excellente même... les

premières fois — une mixture tonique et agglutinative, composée de bouillon, d'œufs et de fromage de gruyère.

*
* *

Le suisse allemand n'est pas seulement prévenant et de mœurs douces, il est mélomane.

Presque dans tous les hôtels, les accords d'un piano vous accompagnent du salon dans la salle à manger. Ses tapotements rythmiques facilitent singulièrement, paraît-il, chez les habitués, la descente de « la soupe. »

J'ignore si tous les suisses soufflent dans des cuivres avec le même acharnement que ceux de Bâle. Mais mes oreilles ont conservé le plus bruyant souvenir du dimanche que j'ai passé dans cette ville.

*
* *

UN DIMANCHE A BALE.

Il y a le dimanche à Bâle, comme à Paris,

beaucoup de monde dans les rues, beaucoup d'animation, mais une *animation tranquille* (si l'expression peut passer). Une gaîté spéciale, réservée, qui n'a rien de commun avec l'enjouement bon enfant, avec la souriante gaîté parisienne.

Comme les rues, les brasseries regorgent de monde.

Car les suisses, qui raffolent de musique, affectionnent la bière encore davantage ; et ils adorent le tabac plus que la bière.

*
* *

LE TABAC.

C'est le poison de prédilection des suisses et des allemands, comme l'alcool est celui des anglais et l'opium celui des orientaux. Du peuple français je ne parle pas ; on sait qu'en sa qualité de peuple éminemment assimilateur et policé, il cumule à la fois le tabagisme, l'alcoolisme et l'implacable morphinomanie.

Le tabac est donc proprement le poison

allemand. Je ne sais si cela tient à la langue, mais en tout temps et en tout lieu ceux qui la parlent fument, sans cesser de parler. Ils mâchent simultanément de gros cigares noirs, très odorants, et les rauques syllabes de leur langue asthmatique. Du fond de leurs pharynx ils aspirent les *h*, en même temps que de leurs hauts fourneaux de porcelaine des brouillards de nicotine.

*
* *

LA LANGUE.

Ce bruit de perpétuel gargarisme vous fait, à la longue, mal à la gorge, vous crispe et vous exaspère le tympan.

Quelle détente après cela, quel apaisement du système nerveux, quand on passe de l'Oberland dans la Suisse française. Après le schnaps brûlant, il semble qu'on boit du lait ; l'oreille est doucement chatouillée comme par les berceuses mélodies maternelles.

Et cette musique paraît lumineuse. Au-

tour de soi les visages s'épanouissent et le regard s'éclaire. La parole devient le *verbe*, l'âme de la patrie ; on revit enfin parmi les vivants.

Ce qui m'avait le plus déconcerté en tombant tout à coup dans un pays à idiome exclusivement allemand, c'était le contraste saisissant et heurté entre la bonhomie des gens à physionomies et allures placides, et leur voix articulée, uniformément barbare.

Cette langue était-elle donc bien celle des Gœthe et des Schiller ? l'inspiratrice des poésies éthérées et des rêves bleus ? la langue dans laquelle avaient chanté les âmes de Beethoven et du divin Mozart ? Se figure-t-on l'Idylle hachant de la paille et l'Harmonie broyant des cailloux ?

Etrange ! étrange !

*
* *

Mais si je m'oublie ainsi, direz-vous, aux abstraites réflexions, si je m'attarde aux bagatelles de la porte, jamais je n'arriverai au terme de mon voyage.

N'ayez crainte ! Du reste « mon voyage » est plutôt une *promenade*. Et la promenade porte à philosopher. — Tels les péripatéticiens. — Elle implique les libres causeries et les flâneries intermittentes au bord de la route.

VI

BALE (Basel).

SES CURIOSITÉS.

L'hôtel de la *Croix-Blanche*, où je descends, sur l'indication de Desbarolles, est situé rue du Rhin, près du *vieux pont*, sur la rive droite, plantée d'arbres, de cet incomparable fleuve.

Large comme un lac, rapide comme un torrent, avec ses quatre grands ponts, dont l'un relie les deux gares, sa double bordure de monuments et de grands hôtels, le Rhin est la merveille de Bâle. Il la sépare en deux villes : le *grand Bâle*, au sud-ouest, et le *petit Bâle*, au nord-est.

C'est dans le grand Bâle que se rencontrent les principales curiosités.

La promenade *Aeschen-Graben*, en face

de la gare centrale, est bordée d'un côté par d'élégantes maisons, encadrées de verdure, et de l'autre par des jardins-squares.

Au bout et à droite de cette promenade, une large avenue conduit au *monument de Saint-Jacques*, commémoratif de la lutte héroïque soutenue en 1414 par les Suisses contre le dauphin de France (Louis XI).

Il représente l'Helvétie couronnant ses enfants vaincus et porte cette inscription : « Nos âmes à Dieu, nos corps à l'ennemi ! »

Sur la Place du Marché, l'*Hôtel-de-Ville* gothique ; fresques et grilles antiques.

Près de la *Terrasse* (Pfalz), — où l'on jouit d'un magnifique point de vue sur le petit Bâle et les montagnes voisines, — la *Cathédrale* protestante (Münster), construite en grès rouge, d'un style gothique sévère, avec deux flèches élancées. Une partie du monument remonte au XI[e] siècle. Dans le chœur on remarque le tombeau d'Érasme et celui de l'impératrice Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg. On accède de là à la *Salle du Concile de Bâle*, où se tinrent, du milieu du 14[e] au milieu du 15[e] siècle,

les séances secrètes du Concile précurseur de la Réforme.

Au milieu des nombreux souvenirs de la cathédrale, on voit sur une porte une antique peinture, assez mal respectée par le temps. C'est la fameuse *danse des morts*, de Holbein.

A côté, une tête colossale, que les habitants du grand Bâle avaient autrefois placée sur la tour de l'horloge, en face du petit Bâle, auquel elle tirait la langue et roulait les yeux, à chaque oscillation du balancier.

Cette salle et le Muséum contiennent la plus riche et la plus curieuse collection de la Suisse en œuvres plastiques, armes, peintures, costumes et scènes de mœurs du moyen-âge.

*
* *

UNE RENCONTRE.

J'avais eu la bonne fortune, en arrivant à Bâle, de rencontrer à table d'hôte un Neuchâtelois, doublé d'un touriste passionné, parlant à la fois le français, l'allemand,

l'anglais, l'italien, et connaissant sa Suisse sur le bout du doigt.

Je lui soumis l'itinéraire que j'avais l'intention de suivre. Non seulement il l'approuva, mais il me proposa de faire route ensemble, au moins jusqu'à Brünnen, où devait avoir lieu, dans quelques jours, une grande fête nationale.

J'accueillis son offre d'autant plus volontiers que j'avais tout à gagner à son expérience, à sa connaissance de l'allemand et au plaisir de sa société, prévenante et discrète.

Je me rendis, sur ses indications, au « Bureau officiel des renseignements » (Verkehrsbureau), Schifflande 7, où l'on se chargea de me faire préparer à la gare centrale un billet circulaire pour le parcours indiqué dans le *préambule*, avec détour par Einsiedeln.

En sa qualité de Suisse, mon Neuchâtelois n'avait pas besoin de passe-port pour entrer en Allemagne. Il se rendit donc directement, par le duché de Bade, de Bâle à Schaffhouse, où je devais le retrouver après avoir visité Zurich.

VII

ZURICH.

LA VILLE.

Pour moi, je pris la ligne qui, passant par Brügg et Baden, conduit à Zurich, où j'arrivai le soir.

De loin j'apercevais l'horizon incendié par les feux de la gare ; et lorsque j'y mis le pied, il me semblait entrer dans l'atmosphère lumineuse de Paris.

Je descendis à l'hôtel de l'*Aigle-Noir* (Schwarzen-Adler), à bon droit recommandé par Desbarolles et situé sur la rive droite de la *Limmat*.

Le lendemain, je revins admirer la façade de cette grandiose gare de Zurich, dont le style imite celle de notre Palais de l'Industrie. Je suivis ensuite la *rue de la Gare*, aux maisons monumentales, ornées d'une

profusion de motifs architecturaux en saillie : balcons, corniches, pilastres de toutes formes et de toutes dimensions. Ses grands magasins de soieries et de dentelles rappellent ceux du Louvre et du Bon Marché. A visiter, du même côté, les magnifiques jardins et promenades de *Parade-Platz* et *Stadt-Garten*, ainsi que la *Cathédrale*, surmontée de deux tours à coupoles et fleurons dorés et d'une statue de Charlemagne.

Sur la rive droite s'élève le « quartier latin » de Zurich : l'*Ecole cantonale* avec gymnase, l'*Hôpital cantonal*, l'*Institut des aveugles et sourds-muets*, enfin l'*Ecole polytechnique*, bâtie en 1864. C'est le plus beau monument de la ville, qu'il domine toute entière.

En descendant sur les quais de la Limmat au cours torrentueux, on voit, entre le point où elle sort du lac de Zurich et celui où elle met en mouvement de grands moulins, la statue en bronze du réformateur Zwingli, le premier et l'un des plus ardents apôtres du protestantisme en Suisse.

Alors, comme à toutes les époques de

l'histoire de Suisse, le nom de Zurich se rattache à la plupart des grands événements, des guerres extérieures ou civiles, apparaît à l'origine de toutes les transformations dont fut le théâtre cet héroïque petit pays.

Je me propose d'ailleurs d'en tracer bientôt le résumé sommaire.

Ce fut enfin la ville de Zurich qui organisa, en 1883, la première grande exposition nationale.

*
* *

UN PANORAMA.

Parmi les excursions du voisinage la plus classique est l'ascension de l'*Uetliberg*, d'où l'on découvre toute la ville. Je m'en dispense, pour ne pas faire double emploi avec celle du Righi, en comparaison duquel l'*Uetliberg* n'est qu'une montagne-miniature.

J'avais terminé ma visite à cette grande et belle cité de Zurich, ancienne et moderne

à la fois, pleine de monuments et d'ombrages magnifiques.

Quel dommage que la langue allemande y sévisse si cruellement, à l'exclusion presque générale du français !

Il ne restait plus qu'à gagner la *Haute promenade*, avenue ombreuse, d'où l'on découvre la ville se mirant au midi dans les eaux bleues de son lac.

C'est de ce point que, pour la première fois, me sont apparus, dans le même tableau, le mirage des glaciers et le décor d'un vrai lac, encadré de vraies montagnes.

Il n'y a pas à dire, si imposant que soit le panorama de Paris, vu de Montmartre ou de la terrasse de Meudon, il est loin d'égaler celui des merveilles naturelles que j'avais sous les yeux.

Ces moments-là sont inoubliables.

Cela vous empoigne et vous remue. Devant cette grande plaine azurée, mouvante, aux reflets chatoyants, où brille une perle à la pointe de chaque vague, bornée à l'extrême horizon par la chaîne des glaciers de Glaris et d'Appenzell ; devant cet amon-

cellement de formes blanches, semblables à une chevauchée de nuages fantastiques, saisis dans une éternelle immobilité ; devant ces neiges étincelantes sous le soleil brûlant, on se sent, après le premier moment de stupeur, envahi par une étrange et profonde sensation : la révélation, l'intuition de l'infini.

VIII

EXCURSION A LA CHUTE DU RHIN.

CONTRASTE.

Un autre prodige, d'un genre opposé, m'attendait le lendemain.

Après l'image de la nature morte, de l'immobilité silencieuse et glacée, j'allais voir la nature en travail, en proie à un accès de fureur convulsive, sans trêve et sans fin.

J'allais voir le grand Rhin se précipiter d'un seul bond dans l'abîme, avec des rugissements d'une continuité assourdissante, avec d'énormes rebondissements contre les arêtes aiguës des rochers. J'allais admirer les formes protéiques de ses flots d'écume, de neige liquide et d'argent fondu; ses tourbillons de poussière liquide, qui s'évaporent en nuages et couronnent la Chute d'un nimbe irisé.

Mais, sans anticiper davantage, je reprends mon récit.

Ayant pris le premier train du matin pour Schaffhouse, j'y viens retrouver mon compagnon de route. Près de Dachsen, j'aperçois rapidement la chute du Rhin, en passant sur le pont qui la domine à gauche.

*
* *

SCHAFFHOUSE.

A la gare, je rencontre mon Neuchâtelois avec lequel je visite le chef-lieu de ce canton de Schaffhouse, enclavé dans le grand-duché de Bade.

Par suite même de sa situation, Schaffhouse est une ville militaire; ville ancienne comme Berne et comme elle très curieuse, bien qu'à un moindre degré.

Au voisinage de la gare, dans le quartier moderne, c'est une profusion d'hôtels à grands balcons de fer richement ornés et de *restaurations* avec tonnelles et jardins.

A visiter, au centre de la ville : le *Frohn-*

waag-Platz et, plus loin, la *Vordergasse*, aux constructions originales, aux murs peints à fresques.

On y voit des fontaines, surmontées de statues de guerriers, guindés dans leurs armures. Statues d'une décence douteuse, bien qu'on n'y trouve nulle part le nu cher à l'art grec. On comprend alors combien on a eu raison de dire :

« Le nu, c'est le beau. Le troussé seul est indécent. »

A l'extrémité de la ville, un long escalier conduit à la tour de *Munnoth*, d'où l'on découvre la ville et les environs, avec un coin du beau *lac de Constance*.

La tour de Munnoth, élevée au XVIe siècle sur les ruines d'une forteresse construite par les Francs, est entourée de fossés. Sa masse est énorme, et ses murailles mesurent cinq mètres d'épaisseur.

Après déjeuner, nous allons attendre à la gare le train de la ligne de Bade, dont la première station — *Neuhausen* — avoisine la chute du Rhin.

L'affluence des voyageurs est énorme

dans les salles d'attente et sur les quais, où l'on circule librement ; « librement » n'est ici qu'une façon de parler. Car il y a là un pullulement d'allemands de tout âge et de tout sexe, qui ne ressemble en rien à ces masses populaires qu'on voit, les dimanches d'été, se presser aux petites gares des environs de Paris.

Ces masses sont compactes et pourtant souples et malléables. Elles glissent et se faufilent sans s'écraser ; en un clin d'œil, elles prennent d'assaut et remplissent les wagons.

Ici rien de pareil. C'est une bousculade sans fin, un entre-choquement général, une inextricable mêlée de coudes rigides et de lourds bagages. Tout cela se précipite à la fois, ahuri, affolé, sur le même wagon — le plus proche — où, naturellement, personne ne peut entrer.

Ce qui frappe le plus dans cette foule, c'est *qu'elle se ressemble*, chaque individu paraissant façonné — à coup de serpe — sur le même patron.

Type primitif, avec des figures qui sem-

blent contemporaines de l'âge de bronze, osseuses, basanées et ridées, anguleuses, parcheminées et momifiées, sans prétention aucune à la grâce affable ou à la gaîté folle. Toutes les femmes noires et en noir, le chef affligé, pour comble, du *même* petit chapeau de paille, également noir. Lamentable petit chapeau rond, qui fait toutes ces paysannes badoises plus ressemblantes entr'elles et plus laides encore que les hommes... s'il est possible !

Si quelqu'un me soupçonne de foncer un peu le tableau, je répondrai qu'ici j'exprime surtout mes impressions, que je tâche de les rendre au naturel, et que la vue de la race allemande, ou seulement son fumet, m'inspirent une exaspérante antipathie.

A force d'énergie nous réussissons à nous entasser dans le train. Et quel train ! un vrai vacarme. Et, dans ce train, quelle atmosphère ! ..

*
* *

LA CHUTE DU RHIN.

La distance est courte de Schaffhouse à

Neuhausen. Le temps de faire ouf ! en mettant pied à terre, et nous gagnons les hauteurs de l'*Hôtel Suisse* (Schweizerhof), remarquable par sa situation, son luxe et son confort, notamment par sa salle à manger et sa terrasse ornée de statues.

De cette terrasse s'élève en face de nous, sur la crête d'un rocher, le château féodal de *Laufen*. Nid d'aigle dominant cette grandiose *Chute du Rhin*, qui resplendit en plein midi dans l'encadrement vert-sombre des montagnes couvertes de sapins.

Nous descendons ensuite, par un sentier sinueux et ombragé, au bas de la chute ; puis nous arrivons, par un pont jeté sur un bras du Rhin, au château de *Worth*, transformé en café-restaurant. Le coup d'œil n'est pas moins saisissant qu'en haut, car on y mesure de plus près la hauteur du précipice.

On peut acheter là — comme partout en Suisse — des souvenirs de son passage : objets en sapin sculpté, vues photographiques variées du *Rheinfall*, etc.

Une promenade peu banale à faire, si

vous êtes d'humeur tant soit peu aventureuse, c'est la promenade en barque jusqu'au pied de la chute, avec débarquement sur le grand rocher qui la divise pour ainsi dire en deux parties.

La crainte fait le mal et non pas le danger,

paraît-il, et il se produit peu d'accidents.

Malgré cela, j'incline à me dispenser de ce petit voyage, après l'avoir vu accomplir par une embarcation de quatre à cinq personnes (dont une vieille anglaise), dûment empaquetées dans des manteaux de caoutchouc.

La houle, d'abord légère, imprime à la barque de gracieux balancements. Mais, en se rapprochant du rocher, le frêle esquif finit par danser une sarabande effrénée. Il se cabre, refuse d'avancer malgré les efforts des rameurs, couchés sur leurs avirons, plonge et finalement disparaît à notre vue, dans des bouillonnements d'écume. L'abordage a lieu néanmoins, et les passagers escaladent triomphalement la cime du rocher.

Nous les saluons... sans les imiter. Et

la barque où nous sommes montés nous conduit sans encombre sur la rive gauche du fleuve, au pied du château de Laufen.

Moyennant un franc et conformément à l'adage : « pas d'argent, pas de Suisse » on peut se rendre au *Fischetz* et au *Kœnzl*, points culminants, protégés par des terrasses en fer. De ces terrasses, au milieu d'une pluie fine et du fracas de la chute, on la contemple dans toute sa fureur. Du château de Laufen, une route charmante, bordée de moissons sur pied, nous conduit à la station de Dachsen, d'où nous regagnons Zurich.

Le temps est splendide, et nous ne nous lassons pas d'admirer la superbe vallée du Rhin, puis les grandes plaines qui entourent la ville forte de *Winterthur*.

IX.

LAC DE ZURICH. — EINSIEDELN.

LE LAC.

Mon itinéraire primitif devait, comme je l'ai dit, me conduire directement de Zurich à Brünnen. Dans ce cas, j'aurais pris par Horgen, Arth-Goldau et Schwyz.

Mais mon compagnon de route m'avait facilement décidé à m'écarter de cette voie et à l'accompagner à Einsiedeln, pour les raisons suivantes :

D'Horgen (sur le bord du lac de Zurich) à Zug il n'y a pas d'autre moyen de transport que les voitures. En gagnant, au contraire, Brünnen par Wadensweil (autre station du lac de Zurich), Einsiedeln, Goldau et Schwyz, on se ménage un triple avantage.

On visite, si non en pélerin, du moins en curieux, la fameuse basilique d'Einsiedeln et son couvent.

On fait pour y arriver, une très remarquable ascension en chemin de fer.

Enfin, la descente et le trajet jusqu'à Schwyz par le nouveau chemin de fer, *en exploitation seulement depuis quelques semaines*, sont, dit-on, plus pittoresques encore. Aussi mon guide, pour qui les coins inexplorés sont rares, tient-il beaucoup à visiter celui-là.

*
* *

Après une dernière promenade, dans laquelle je fis mes adieux à la ville de Zurich, nous nous embarquâmes sur son joli lac ; il en est peu d'aussi séduisants.

Un autre plaisir m'y attendait, celui de rencontrer sur le bateau des compatriotes, des parisiens, avec lesquels j'eus bientôt, comme on pense, lié connaissance.

Parmi eux se trouvait un professeur, en train de donner à son jeune fils, à l'aide d'une carte, une leçon de géographie, dont je prenais subrepticement ma part par dessus son épaule.

Il nous raconta qu'il venait chaque année, avec sa famille, passer ses vacances à Zurich. Il en préférait le séjour à celui des stations plus courues, de Lucerne ou d'Interlaken, par exemple. Mais il y était surtout ramené par l'attrait des promenades quotidiennes sur le lac. Et, de fait, avec sa largeur moyenne de trois kilomètres sur vingt-huit de longueur, avec sa double bordure de larges paysages ; moins écrasé que le lac des Quatre-Cantons par les hauteurs voisines ; n'ayant pas, comme celui de Genève, l'un de ses bords voilé d'un crêpe de vapeurs, le lac de Zurich est, pour employer la langue courante, un lac des plus suggestifs. Sa traversée m'a laissé, en tout cas, pour ma première promenade en bateau, la plus charmante impression.

Et cette impression s'est réveillée plus vive lorsqu'après avoir débarqué à Wadensweil et pris le chemin de fer qui, de ce point, monte par une assez forte rampe sinueuse jusqu'à Einsiedeln, il reparut subitement à nos yeux, au détour d'une montagne, comme un immense champ de nacre.

Il étincelait au milieu d'un grand cirque, tapissé de vert et piqueté d'innombrables chalets, semblables à un essaimage de fleurs rouges et blanches. Le tout baigné dans un ciel pur, illuminé par le rayonnement du soleil couchant. Au fur et à mesure que notre train montait en décrivant des courbes le long des hauteurs, les lueurs dorées du crépuscule s'adoucissaient, noyant dans une pénombre vaporeuse des fragments de lac, des coins exquis de vallées.

Cette lente ascension d'un train bondé de pieux pélerins (je parle de nos compagnons) vers le vieux moustier d'Einsiedeln empruntait à ce décor éthéré un caractère mystique d'une rare saveur.

*
* *

EINSIEDELN.

Nous y arrivons à la nuit tombante et sommes immédiatement assaillis par une foule grouillante d'enfants dépenaillés.

Cette petite ville, en dehors de sa pauvre population montagnarde, n'est guère qu'une

grande hôtellerie, où passent chaque été des centaines de mille étrangers, qui affluent de tous les points du monde catholique vers le célèbre pélerinage.

Ceux que sa légende intéresse peuvent consulter un ancien livre de haut style : *Les Pélerinages en Suisse*, de Louis Veuillot. Pour ma part, je confesse n'en avoir qu'une notion assez élémentaire.

Ce que j'en sais seulement, c'est qu'elle a donné naissance à une dévotion séculaire, qui a résisté victorieusement à la concurrence des nouveaux cultes en vogue, et que Notre-Dame d'Einsiedeln n'a rien à envier à ses collègues de Lourdes et de la Salette.

L'objet de la vénération des croyants est une madone, une *vierge noire*, échappée miraculeusement, dit-on, à l'incendie qui a jadis anéanti l'ancien monastère. Elle avait été retrouvée au milieu des cendres, simplement roussie ; d'où sa couleur noire indélébile.

Ce premier prodige ayant paru insuffisant, — il y avait même alors des mécréants — fut depuis complété et renouvelé expé-

rimentalement, de la manière suivante :

On plaça la statuette au milieu d'un buisson, auquel on mit le feu. Les flammes ne firent du bois vert qu'une régalade, en respectant scrupuleusement la *vierge* désormais plus *noire*, plus miraculeuse et plus attractive que jamais.

Cette légende, pour être vieille, n'en aurait que plus de prestige si elle n'avait servi qu'une fois, si elle n'avait été adaptée à d'autres sanctuaires, où l'on révère d'autres statues de vierges non moins noires, figurées au centre de buissons non moins ardents, également enguirlandées d'ex-votos, également fécondes, en un mot, en miraculeuses offrandes.

Le sanctuaire d'Einsiedeln est, à vrai dire, une merveille, un éblouissement d'or, un rayonnement de cristaux, un musée de fresques.

A l'extérieur, le monument bâti sur une éminence, son dôme flanqué de deux tours, le cloître qui l'entoure, la grande place qui le précède, — avec sa réglementaire fontaine miraculeuse, surmontée d'une madone

dorée, — avec sa double rangée semi-circulaire de boutiques d'objets pieux (quelque chose comme une miniature de la place Saint-Pierre, de Rome), tout cela forme un ensemble d'une imposante sévérité.

La seule pensée qui me tracasse, encore une fois, c'est que j'ai déjà vu quelque part, en France, une vierge noire semblable, au milieu d'un semblable buisson ardent.

Je ne voudrais pour rien au monde troubler la quiétude des âmes confiantes. Mais ne craignent-elles pas que les gens simples n'attachent aux vertus de ces pieux pastiches l'idée de miracles d'imitation ?

C'est ainsi que les multiplications indéfinies des reliques des saints et du bois de la vraie Croix finissent par ébranler la foi la plus robuste. Ainsi encore l'existence *simultanée* à Argenteuil et à Trèves de l'*authentique* robe sans coutures portée par Jésus-Christ au moment de sa Passion, cette *dualité* d'un objet *unique* semblent-elles à beaucoup de bons esprits excéder la mesure des miracles permis et passer du domaine du mystère dans celui de la mystification.

X

LA SUISSE HISTORIQUE.

SCHWYZ.

Mais descendons, si vous le voulez bien, des hauteurs de ces régions mystiques sur la terre ferme de l'histoire.

Aussi bien, la poursuite de mon programme nous fait-elle pénétrer aujourd'hui au cœur même de la Suisse historique.

D'Einsiedeln nous redescendons à la station voisine : *Biberbruck*, d'où un nouvel embranchement, encore encombré d'ouvriers, nous amène sur la ligne d'Arth-Goldau à Brünnen par Schwyz.

C'est à Brünnen, petite ville assise au bord du lac des Quatre-Cantons, à l'entrée du lac d'Uri, que nous nous arrêterons ce soir, pour assister demain (28 août) dans la prairie du *Grütli*, à la grande fête du « sixième cen-

tenaire de la Confédération suisse ». Les hasards de la route ont de ces rares aubaines.

Mais parlons d'abord du pays qui se déroule devant nous et ne quittons pas, sans dire un mot de leurs antiques démêlés, *Einsiedeln* et *Schwyz*. Noms inscrits dès les premières pages, — un siècle et demi avant celui du Grütli, — dans les annales de l'indépendance helvétique !

La nouvelle voie ferrée de *Biberbruck* à *Goldau*, inaugurée quelques jours avant notre passage, laisse au nord-ouest le petit lac Egéri.

Construite à travers un dédale d'obstacles de tous genres, elle mérite à coup sûr de figurer à l'avenir dans les itinéraires classiques.

Comment décrire une pareille région ? Comment rendre l'imprévu des sites, grandioses ou charmants ? la fraîcheur des vallées, le scintillement des cours d'eau ? les apparitions des monts abruptes, aux flancs écrasés par d'énormes amoncellements de roches aiguës, semblables à des villes pétrifiées ?

Devant ces témoins des anciens cataclysmes, il semble qu'on assiste à l'écroulement de l'œuvre des Titans, à l'émiettement de la tour de Babel.

Quand on songe que ces lieux sauvages, tourmentés par les bouleversements du sol, sont le berceau même de la nation suisse, que ces formidables barricades, dont la nature a soulevé les pavés, ont été ses premières citadelles contre les attaques de ses puissants voisins, on ne peut s'empêcher d'admirer l'harmonieuse adaptation du cadre à l'épopée.

Aussi bien est-ce ici qu'il convient de rappeler brièvement les origines de la Confédération suisse.

Mais rassurez-vous. Je ne veux remonter, ni avant le déluge, ni à l'époque des habitations lacustres, ni même avant l'ère chrétienne, du temps de l'invasion des Helvètes, peuplade d'origine gauloise.

Je ne parlerai ni de la conquête du pays par les Romains, ni de sa domination successive par les Allemanes, les Burgondes et les Francs, ni de la bonne reine Berthe

de Bourgogne, ni des ducs de Zæhringen, chargés par les empereurs d'Allemagne du gouvernement de la Haute-Allemagne, dont faisait partie la Suisse actuelle.

Je note seulement ce qui intéresse la contrée que nous parcourons.

Tandis qu'à l'ouest les évêques de Lausanne, de Genève et de Sion refusaient de reconnaître l'autorité des ducs de Zæhringen, *Uri*, *Schwyz*, *Underwald* — trois petits pays égaux aux plus glorieux ! — désignés sous le nom de *Waldstætten* (pays forestiers), se liguèrent en 1114 avec la ville de *Lucerne*, pour secouer le joug allemand.

L'empereur Henri V avait donné au célèbre couvent d'Einsiedeln les Alpes environnantes, habitées par des paysans libres, dont il ignorait même l'existence. De là, fréquentes rencontres et luttes homériques, pour la jouissance des pâturages, entre les bergers du monastère et les hommes de Schwyz. Une forte amende fut imposée à ces derniers ; et ce fut pour s'y soustraire qu'ils suscitèrent la première Ligue avec leurs voisins.

Tel fut le germe de l'alliance perpétuelle des « Quatre-Cantons ». Elle ne fut scellée qu'au siècle suivant, le 1er août 1291, par le *Serment du Grütli.*

* * *

LE GRÜTLI.

Ainsi s'appelle la petite prairie escarpée, coin sacré du sol helvétique, où, sous la conduite de Guillaume Tell, de Walther Fürst et d'Arnold de Melchthal, se réunirent, il y a six siècles (le 1er août 1291), les 33 conjurés des vallées d'Uri, Schwyz et Underwald. Déterminés à arracher leur pays à la tyrannie d'Albert de Habsbourg, c'est là qu'il jurèrent que « *leur alliance durerait* « *autant que leurs montagnes* ».

C'est là que, le 28 août 1891, des bateaux nous amenèrent de Brünnen,au milieu d'un cortège d'étudiants portant le costume traditionnel : écharpes et casaques éclatantes, manches à larges revers, grandes bottes, casquettes minuscules.

C'est là qu'il nous fut donné d'assister à la cérémonie commémorative du sixième centenaire C'est là qu'au milieu des bannières frémissantes des 22 cantons, après une distribution générale de prix de gymnastique, j'entendis d'abord un long discours allemand, souvent interrompu par les hurrahs de l'assistance, puis un discours français, très chaud, très vibrant, animé d'un grand souffle patriotique. L'orateur était, m'a-t-on affirmé, un curé de Fribourg.

Dans ce cas, et s'il est permis par l'un de juger les autres, les membres du clergé suisse diffèrent singulièrement de leurs confrères français. Ce prêtre Fribourgeois était, en vérité, un éloquent tribun républicain, un apôtre de la démocratie, prêchant d'abondance la haine des tyrans. Il n'avait pas attendu la récente Encyclique du pape pour jeter aux orties le droit divin et proclamer la légitimité du gouvernement populaire.

C'est au Grütli enfin, sur cette plate-forme verdoyante, cachée dans les sapins à 200 mètres au-dessus du lac de Waldstætten, encastrée pour ainsi dire dans la muraille

du Seelisberg, que j'ai compris combien les Suisses sont hommes à tenir le serment de leurs aïeux.

Le Seelisberg est toujours debout. Toujours reste inébranlable l'alliance qu'ils viennent solennellement renouveler à son abri. La foi jurée vit dans leurs cœurs, immuable comme leurs rochers, dont les puissants échos répercutent, multiplient et propagent vers les confins de la patrie les détonations du canon de Schwyz.

Je ne sais par quelle association des contrastes ces salves retentissantes me rappellent inopinément le canon de la tour Eiffel, célébrant le centenaire de la Révolution française. Cela me fait le bizarre effet d'un roulement de tonnerre qui réveillerait à mon oreille l'écho lointain d'un pétard. Simple effet d'acoustique, bien entendu, et *pétard* n'ôtant rien ici au merveilleux prestige de notre grande Exposition.

La cérémonie terminée, la foule s'écoule et dévale le long des sentiers ombreux qui descendent au bord du lac.

La flottille de bateaux qui doit nous re-

conduire à Brünnen est envahie. C'est un joyeux brouhaha, dominé par l'éclat des fanfares ; c'est un vivant fouillis de costumes brillants, de fleurs et de bannières, qui s'agite et miroite sur tous ces bateaux. La forte houle qui les berce rappelle que le lac d'Uri est aussi *le lac des tempêtes*.

Les vagues déferlent avec furie (comme au jour où Tell délivra sa patrie), au moment où nous passons devant le rocher du *Mythenstein*. On y lit en lettres dorées colossales cette inscription :

« Au chantre de Tell, Frédéric Schiller,
« les cantons primitifs ».

Nous assistons, après le débarquement, à une scène piquante.

Un homme, tout de noir vêtu, le curé de Fribourg déjà nommé, est en un instant entouré, assailli par la foule bariolée des étudiants. Ils l'entraînent fraternellement, — sans résistance du reste — dans un chariot enrubanné, vers le banquet qui doit joyeusement terminer la fête, à Schwyz.

Schwyz ! qu'on aperçoit là-bas, au pied des gigantesques *Mythen*.

Schwyz ! d'où est née la *Suisse* et à qui elle doit son nom.

XI

DES ORIGINES DE LA CONFÉDÉRATION A LA RÉFORME.

DÉVELOPPEMENT DE LA SUISSE.

Les lecteurs qui pensent qu'un voyage est d'autant plus intéressant qu'il est instructif m'excuseront de rappeler ici, — pour ne pas scinder le sujet, — les principales étapes du développement de la Confédération et de jeter un rapide coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de la Suisse.

Les autres tourneront les pages.

Ce qui fit en tout temps la force et la cohésion du petit peuple suisse, c'est d'abord sa configuration géographique, son sol tourmenté, merveilleusement disposé pour la défense.

Ce fut ensuite, « dans la lutte pour la vie » contre leurs puissants voisins, la

conformité des intérêts des divers cantons, formés à l'origine d'éléments hétérogènes, en hostilité perpétuelle les uns contre les autres.

De même enfin que la dureté des minéraux est en rapport avec la durée de leur formation, la lenteur du développement de la nation Suisse fut une autre condition de sa force de résistance aux chocs extérieurs et aux dissensions intestines.

Autour du noyau formé par l'alliance des trois « cantons primitifs » s'agglomérèrent successivement les dix-neuf autres cantons.

Cette lente cristallisation à travers les siècles se fit dans l'ordre suivant :

En 1322, Lucerne.
En 1351, Zurich.
En 1352, Glaris et Zug.
En 1353, Berne.
En 1481, Fribourg et Soleure.
En 1501, Bâle et Schaffhouse.
En 1503, Appenzell.
En 1798, Valais, Vaud, Argovie, Tessin, Grisons, Thurgovie et Saint-Gall.
En 1815, Genève et Neuchâtel.

A la suite de ce tableau chronologique, indiquant les rattachements successifs des cantons à la Confédération primitive, il suffira de placer celui des principaux faits de l'histoire de Suisse, pour rafraîchir la mémoire du lecteur et l'intéresser davantage à la suite de cette pérégrination à travers ses cantons historiques.

S'il désire des notions plus étendues, il en trouvera de très complètes dans l' « Abrégé de l'histoire de la Confédération suisse » par Alexandre Daguet (Neuchâtel, 1891), édité précisément à l'occasion du sixième centenaire.

*
* *

DU SERMENT DU GRÜTLI A LA BATAILLE DE SEMPACH.

Le premier acte de délivrance qui suivit immédiatement le serment du Grütli fut la mort de Gessler, le gouverneur arrogant et tyrannique, abattu par la flèche de Guillaume Tell.

Le second fut, en 1315, la victoire de *Morgarten*, où les Schwyzois après avoir, des hauteurs qui dominent le lac Egéri, fait rouler des quartiers de roche sur les Autrichiens, tombèrent dans leurs rangs à coups de massues et de hallebardes et en noyèrent un grand nombre dans les eaux du lac.

Les quinze années suivantes virent les luttes soutenues, avec l'aide des cantons primitifs, par Soleure, Zurich, Saint-Gall et Lucerne, pour conquérir à leur tour ou conserver leur liberté.

En 1339, bataille de *Laupen*, dans laquelle les guerriers de Berne, également soutenus par les vaillants Waldstœtten, écrasèrent, sous la conduite de Rodolphe d'Erlach, la formidable armée de la noblesse, alliée aux Fribourgeois.

Vers la même époque, révolution démocratique de Zurich.

Définitivement affranchis, les peuples de Zurich, Glaris, Zug et Berne entrent dans la Confédération. Mais l'agrandissement de cette nouvelle Puissance libre porte ombrage

aux villes impériales d'Allemagne. Leurs armées, composées de la fleur de la noblesse, s'avancent vers *Sempach* (1386) pour châtier les Lucernois.

Les Confédérés, au nombre de 1,400, se brisaient contre ce mur de fer, quand ils furent sauvés par l'inspiration sublime d'un chevalier d'Underwald, Arnold de Winkelried.

Étendant les bras et réunissant sur sa poitrine autant de piques qu'il en peut rassembler, il tombe percé de coups, après avoir ainsi ouvert dans les rangs autrichiens une brèche, dans laquelle les Suisses se précipitent et répandent la mort.

Ne manquez pas, en passant à Berne, de voir dans une salle du Palais fédéral le tableau représentant cet héroïque épisode.

*
* *

DE LA BATAILLE DE SEMPACH A LA RÉFORME.

Le quinzième siècle vit se continuer le travail d'affranchissement et se développer l'esprit guerrier des Suisses.

Ce fut d'abord, de 1401 à 1429, la *guerre des Appenzellois et des Saint-Gallois* contre les Autrichiens.

Puis, en 1415, la *conquête de l'Argovie.*

Vers la même époque, l'*alliance du peuple d'Uri avec le Valais* contre les ducs de Milan et de Savoie. Déjà, dans le siècle précédent, les habitants d'Uri avaient franchi le Saint-Gothard et pris, pour un temps, la Léventine aux ducs de Milan.

A mentionner encore la fondation des *ligues Grisonnes.*

La conquête de l'Argovie, en excitant la cupidité des vainqueurs, fut l'origine de la guerre civile qui éclata, huit ans après, entre Schwyz, alliée à la plupart des états confédérés, et Zurich qui s'était tourné vers l'Autriche.

Les confédérés avaient mis le siège devant Zurich. L'empereur d'Autriche, se sentant trop faible, invoqua contre eux le secours du roi de France, Charles VII. Le Dauphin (depuis Louis XI) les écrasa, malgré leur vaillance acharnée, dans cette bataille de *Saint Jacques*, sur la Birse, dont

on voit à Bâle le monument commémoratif.

De 1458 à 1468, *conquête de la Thurgovie.*

De 1474 à 1476, *guerre de Bourgogne* dans laquelle les Suisses abattirent la redoutable puissance de Charles le Téméraire dans les immortelles batailles de *Granson*, *Morat* et *Nancy.*

Morat ! Glorieuse et sanglante journée, qui valut aux Suisses leur renom de bravoure implacable. Ils avaient pu réunir une armée de 30,000 hommes, qui infligea une désastreuse et irrémédiable défaite aux Bourguignons, leurs anciens alliés. Ils en massacrèrent 10 à 15,000. D'où le proverbe : « Cruel comme à Morat ! »

A voir à Fribourg le vieux *Tilleul*, dont voici la légende.

A Morat, les jeunes gens de Fribourg avaient mis une branche de tilleul à leurs chapeaux, en signe de ralliement. Le premier qui apporta la nouvelle de la bataille tomba mort, épuisé par la course, après avoir crié *Victoire!* en agitant sa branche de tilleul.

On la planta religieusement sur la place

de l'Hôtel-de-Ville, où elle donna, dit-on, naissance à l'arbre plus de quatre fois séculaire qu'on y voit encore aujourd'hui (?)

Enfin, *la guerre de Souabe* (1499), où les Confédérés tinrent en échec les armées de l'empereur Maximilien d'Autriche, mit leur gloire à son apogée. Dès lors on les regardait comme le premier des peuples.

Fribourg et *Soleure*, dont les secours leur avaient été d'un grand poids pendant la guerre de Bourgogne, puis les *villes libres* impériales de *Bâle* et de *Schaffhouse*, furent admises dans la Confédération.

Cependant ces guerres continuelles avaient développé chez les Suisses la cupidité, avec le goût des aventures. C'est alors qu'ils commencèrent à s'enrôler dans les armées étrangères.

Avec le duc de Milan, puis avec le pape Jules II, ils vainquirent à *Novare* le roi de France Louis XII. Mais ils furent à leur tour écrasés à *Marignan* par François Ier, en 1515.

Un de leurs plus redoutables voisins était le *duc de Savoie*.

Dès 1260, un de ses premiers ancêtres, le comte Pierre de Savoie, avait conquis le pays de Vaud et fait son repaire du *château de Chillon*, bâti sur un roc au bord du lac Léman.

Il convoitait Genève et Fribourg; l'alliance de ces villes le tint en respect. Il ne put que faire décapiter ou emprisonner plusieurs notables citoyens de Genève, entr'autres le célèbre Bonivard. Ce dernier fut tiré du souterrain de Chillon par les Bernois, qui, avec l'aide de leurs alliés de Genève et de Fribourg, reprirent en 1536 le pays de Vaud au duc de Savoie.

XII

TEMPS MODERNES.

DE LA RÉFORME A LA RÉVOLUTION HELVÉTIQUE.

En même temps que Luther fondait en Allemagne la *Réforme* de l'Église chrétienne (1517), Zwingli, ancien curé d'Einsiedeln et de Zurich, l'établissait dans la Suisse allemande, comme firent peu après Farel à Neuchâtel, Calvin, puis Théodore de Bèze à Genève.

Le *Concile de Trente* (1564), destiné à mettre fin à la scission religieuse, fut surtout le point de départ de luttes incessantes entre catholiques et protestants. Luttes suscitées, ici par la Savoie *(conjuration de Lausanne, escalade de Genève)*, là par la France et l'Autriche. Leurs armées envahirent et se disputèrent les Grisons et la Rhétie.

Les *troubles des Grisons*, commencés en 1560, ne prirent fin qu'en 1640.

Sans prendre part à la *guerre de trente ans* entre la France et l'Allemagne protestante (1618-1648), la Suisse eut longtemps à subir l'influence française. Elle continua, pendant le reste du 17e siècle et la plus grande partie du 18e, à être la proie de révolutions civiles et religieuses (*guerre des paysans*, *guerre de Villemergen*, etc).

Sur ces entrefaites, Louis XIV avait menacé de près l'indépendance de Genève et de Neuchâtel. Mais, en 1707, il dut céder au roi de Prusse ses prétentions sur cette dernière ville. Elle conserva néanmoins ses libertés et son alliance avec la Suisse.

En 1857 seulement, le roi de Prusse renonça à sa suzeraineté et reconnut la République neuchâteloise.

*
* *

TRANSFORMATIONS POLITIQUES.

L'esprit de liberté et d'émancipation phi-

losophique, dont la Suisse avait été l'un des principaux foyers, avait, au cours du siècle dernier, envahi l'ancien monde. Voltaire et Rousseau — le patriarche de Ferney et le citoyen de Genève — avaient été les précurseurs de la grande Révolution.

Quand celle-ci éclata, quand, sur les ruines de la royauté, la République française fut proclamée, il y a cette année un siècle, l'Europe monarchique se coalisa contre elle et jura sa perte.

Mais une vertu nouvelle, fille de la liberté, le patriotisme, combattit pour elle ; et les armées de la coalition se brisèrent contre ses bataillons de volontaires.

Emportées par le succès, par leur apostolat des idées nouvelles, les armées de la République devinrent à leur tour conquérantes.

Genève et Porrentruy furent annexées à la France, le pays de Vaud envahi, Berne enfin occupée.

La vieille Suisse avait fait place à la République unitaire, fondée par la France sur son propre modèle (1798). Mais ces deux

pays, si différents d'origines, ne pouvaient s'accommoder des mêmes institutions.

La *République helvétique* était gouvernée par cinq Directeurs, et ses cantons réduits à la condition de simples préfectures.

Les petits cantons ne voulurent pas se soumettre à ce régime, qui leur enlevait leurs Assemblées générales. Les Schwyzois et les Valaisans s'insurgèrent pour recouvrer leur indépendance.

Le nouvel état de choses avait néanmoins donné de grands résultats : le rachat des droits féodaux, l'établissement de l'égalité civile, l'extension de l'instruction populaire, etc.

L'année suivante, la Suisse fut pressurée par l'invasion des armées russe et autrichienne. Deux batailles, où les Français furent tour à tour repoussés et vainqueurs, eurent lieu sous les murs de Zurich. Cette ville fut livrée au pillage.

Pendant ce temps, les membres du gouvernement, divisés en jacobins (unitaires) et modérés (fédéralistes), étaient en proie aux luttes à main armée. Bonaparte y mit

fin en envoyant le général Rapp *pacifier* (!) le pays et en lui imposant l'*Acte de médiation* (1803).

Cette constitution rendait aux cantons leur souveraineté. Une Diète était chargée du règlement des affaires fédérales.

En 1815, le passage des *alliés* délivra de la domination française, en même temps que le Valais, Genève et Neuchâtel, qui formèrent les 21e et 22e cantons. Le nouveau régime imposé s'appela le *Pacte de 1815*. Il établissait la constitution fédérale des 22 cantons.

Les querelles religieuses, qui agitèrent pendant la Restauration un grand nombre de cantons, devinrent, de 1830 à 1840, de véritables révolutions démocratiques.

*
* *

RÉVOLUTIONS DÉMOCRATIQUES.

En 1847, les cantons catholiques, celui de Lucerne en tête, fondèrent une « alliance séparée » *(Sonderbund)*, dont le mot d'or-

dre était : « Chaque canton maître chez lui ! » Mais les douze cantons hostiles à la Ligue, ayant la majorité dans la Diète, décidèrent que le Sonderbund serait dissous par les armes.

Le général Dufour, de Genève, chargé de l'expédition, battit les Fribourgeois et s'empara de Lucerne le 24 novembre 1847.

Le Pacte de 1815 fut enfin remplacé par la *Constitution de 1848*, charte mi-fédérale, mi-unitaire, qui régit aujourd'hui la Suisse.

Ce traité conserve aux 22 cantons leur autonomie et leurs franchises, mais supprime leur souveraineté propre et leur indépendance les uns vis-à-vis des autres. Les relations étrangères, l'armée, les services généraux (postes, monnaie, etc.) relèvent du Gouvernement fédéral.

Celui-ci se compose de quatre autorités, dont les deux premières forment le Pouvoir législatif :

1° Le *Conseil national*, élu directement par le peuple.

2° Le *Conseil des Etats*, composé de deux députés par chaque canton.

3° Le *Conseil fédéral* (pouvoir exécutif) composé de sept membres, élus par le Conseil national et le Conseil des Etats, réunis en Assemblée fédérale.

4° Le *Tribunal fédéral* (pouvoir judiciaire), juge des atteintes portées aux lois fédérales.

Les trois premiers pouvoirs ont leur siège dans le palais fédéral, à Berne, qui est proprement la capitale politique de la Suisse.

Lausanne, siège du tribunal fédéral, en est, pour ainsi dire, la capitale judiciaire, tandis que Zurich, avec ses nombreux établissements d'instruction et son Ecole polytechnique, en est la capitale scientifique.

Si je n'ai pu réussir à réduire à l'état de simple index historique le résumé qui précède, il en éclairera mieux sans doute la route qu'il nous reste à parcourir à travers la Suisse historique.

XIII

AU PIED DES ALPES.

LA ROUTE DU SAINT-GOTHARD.

Le touriste qui m'accompagnait ayant dû retourner à Neuchâtel, je quittai seul Brünnen, me rendant à Gœschenen par le chemin de fer du Saint-Gothard.

Longeant à gauche le lac d'Uri — par lequel je reviendrai en bateau — je suis la voie de l'*Axenstrasse*, si pittoresque avec sa succession de galeries taillées dans le roc.

Pressé par le temps, je ne puis visiter ni la *Chapelle de Guillaume Tell* ni le site de la *Tells-Platte*, sur la route militaire. Je brûle *Flüelen*, à l'extrémité du lac d'Uri, puis *Altorf*.

En remontant d'abord à gauche, puis à droite, le torrent de la Reuss, la voie s'élève par une pente insensible, au milieu de ma-

gnifiques et perpétuels changements à vue.

A *Wasen*, elle se replie trois fois sur elle-même, en traversant trois viaducs superposés. Après avoir passé au-dessus de Wasen, elle descend au niveau de cette station, puis, décrivant une nouvelle courbe, repasse au-dessus, pour gagner l'entrée du grand tunnel, à *Gœschenen*. Ces artifices de construction des travaux du Saint-Gothard sont vraiment extraordinaires.

Traverser le tunnel, pousser jusqu'à Milan, je l'eusse volontiers entrepris. Mais, pour ne pas dépasser le but que je m'étais marqué, je devais m'arrêter au pied des Alpes.

*
* *

GOESCHENEN.

Les belles excursions ne manquent pas autour de Gœschenen ; et c'est heureux. Car je ne connais pas, pour engendrer le *spleen*, de séjour plus favorable que celui de ce bourg perdu au fond d'un précipice.

Pas un coin vraiment vert ou bleu où re-

poser sa vue ! pas d'horizon ! Partout, autour de soi, l'écrasante perspective d'immenses murailles, ça et là voilées par des nuages, des nuages qui semblent à la portée de la main.

Si le matin, levant la tête, vous voyez un rayon de soleil briller sur les cimes, ne vous réjouissez pas à l'avance. Peu à peu se dessinent les franges dentelées d'un brouillard, qui envahit bientôt ce que vous aperceviez de ciel.

Et ce qu'il y a de désespérant, c'est qu'à l'inverse du brouillard matinal de nos plaines, — qui s'élève et se dissipe quand le soleil monte — le brouillard alpestre descend toujours, épais, opaque, froid comme un linceul.

Il faut voir cela pourtant ; c'est grand autant que morose.

On se demande seulement comment peuvent vivre là-haut les chevriers, les bouviers, dont les chalets, perchés sur les crêtes ou dans les fissures des rochers, rompent seuls l'implacable monotonie de ces grandioses prisons.

On se demande par quel prodige d'accoutumance ces pauvres montagnards s'attachent à leur sol aride, par des liens si étroits que la nostalgie les mine dès qu'ils s'en éloignent, dès qu'ils entendent seulement l'écho du *Ranz des Vaches*.

A propos de ce fameux chant national, ne serait-il plus aujourd'hui qu'un mythe ou qu'un air d'opéra ? J'avoue, pour ma part, n'en avoir jamais entendu une note... en Suisse du moins.

*
* *

ANDERMATT.

Les amateurs de longues excursions trouveront à Gœschenen et à Andermatt des voitures de louage, qui leur permettront de visiter en deux ou trois jours la *Furka* et les *glaciers du Rhône*.

Je me contente de deux promenades à pied : l'une à *Andermatt*, l'autre au *glacier de la Damma*, par la *vallée de la Reuss*.

Règle générale : pour toutes les courses

dans les montagnes, munissez-vous de l'*alpenstock*, long bâton ferré, très utile dans les montées, mais d'un secours inappréciable dans les descentes. Il permet de les franchir à longues enjambées, en toute sécurité et au grand allègement des jarrets.

Quelques touristes ne se séparent pas du leur, sur lequel ils font graver au feu leurs noms. Il est moins embarrassant d'en louer ou d'en emprunter un à l'hôtel, pour chaque course.

Quand on sort de Gœschenen pour monter à Andermatt, on n'aperçoit d'abord devant soi que des montagnes abruptes, d'une hauteur vertigineuse, séparées par une gorge profonde, au fond de laquelle gronde le torrent de la Reuss.

Puis on distingue des voitures, des piétons, qui circulent le long de grandes lignes obliques, suspendues les unes au-dessus des autres. Ces lignes blanches sont les lacets d'une route carrossable, d'une rampe très supportable, qui a l'air d'escalader un mur perdu dans les nuages.

Et ces nuages ne sont pas ici une simple

figure. Au fur et à mesure qu'on s'élève, on en approche, on les atteint, on les dépasse.

Et, après les avoir dépassés, que trouve-t-on au sommet ? Je vous le donne en mille.

On tombe... dans la stupéfaction et dans une vaste plaine verdoyante, pleine de lumière, d'hôtels, et de villages : *Andermatt* d'abord, l'*Hôpital* ensuite. Cette plaine paraît avoir formé autrefois le lit d'un grand lac, dont un cataclysme aurait fait déverser les eaux dans la vallée du Saint-Gothard.

On devine quel contraste inattendu forme ce riant oasis, d'un côté avec les gorges sauvages qui vous y amènent, de l'autre avec les montagnes qui l'entourent et la cime neigeuse du Saint-Gothard, qui le domine au midi !

Je m'arrête devant ce spectacle en dégustant, devant un café, une tasse d'un lait parfumé. Le soleil brille, mais le vent glace.

A peine sur le faîte, on aspire à descendre.

A la descente, comme à la montée, on admire à loisir l'impétueux torrent de la

Reuss, la grande attraction de cette promenade.

Ce torrent, l'un des cours de la rivière du même nom, n'est qu'une longue et tortueuse chaîne de cascades furieuses, dont l'effet, lorsqu'on s'arrête sur les ponts qui le traversent, est vraiment saisissant.

*
* *

LA VALLÉE DE LA REUSS. — LE DAMMASTOCK.

Le lendemain je visite la délicieuse vallée qui conduit au *Dammastock* ; vallée sillonnée par un autre bras de la Reuss, d'un aspect moins formidable, mais d'un charme incomparable.

Pour les indigènes, l'aller et le retour demandent six heures. Pour les touristes qui veulent déjeuner au restaurant établi à la base du glacier, c'est une promenade de huit à neuf heures.

Promenade un peu longue, pensez-vous ? Erreur ! On ne s'en lasse point, tant elle est séduisante et variée.

Il ne s'agit plus ici d'escalader les pentes d'un abîme. C'est une fraîche vallée qui s'ouvre et s'élève devant vous, d'une pente douce d'abord, puis plus rapide, avec des plateaux formant gradins.

Le tout bien en vue, rehaussé par le scintillement de la Reuss, dont les cascades se tordent en anneaux capricieux. Tout au fond la cime blanche du Dammastock.

Un large pan de ciel couronne cette vallée, encaissée dans une double galerie de hautes montagnes.

Galerie extrêmement variée : pics, mamelons, rochers multicolores, bois de sapins ; de ci de là des cabanes, des troupeaux de vaches. Des sommets descendent des tintements de clochettes.

On lève la tête : ce sont des chèvres, que leur gardeuse, grimpant, dégringolant comme elles, poursuit à coups de pierres, pour les ramener d'une rive à l'autre du torrent, par l'un de ces sveltes ponts de sapin qui le coupent pittoresquement d'étage en étage.

Un sentier, assez battu pour ne jamais vous induire en erreur, vous dirige, com-

me le fil d'Ariane, dans ce rustique labyrinthe. Sentier aux allures fantaisistes, caillouteux, moussu, entrecoupé de racines d'arbres et de minces filets d'eau. Guide prévenant, vous conduisant à propos dans un chalet où l'on trouve d'excellent lait et du fromage aromatisé avec des plantes fermentées ; beaucoup plus haut, non loin du glacier, vous menant voir une petite *chapelle de Saint-Antoine*, taillée dans le roc.

On est tout étonné de rencontrer là, au lieu d'un nid d'aigle, une vitrine renfermant une collection de figurines, d'un art primitif.

Le saint ermite, se *faisant vieux* sans doute dans son perpétuel et maussade tête-à-tête avec son compagnon grognon, s'est imaginé d'adjoindre à dom pourceau un spécimen des autres animaux domestiques : un chien, un coq, une oie, un cheval, un bœuf, un âne, etc. Toute une section de l'arche de Noé !

J'avais déjà vu la veille, sur la route d'Andermatt, une chapelle d'un autre genre,

plus grande, entourée d'inscriptions et dont le culte semble aujourd'hui abandonné.

Le rocher où j'ai rencontré Saint-Antoine et sa petite basse-cour domine un long plateau, sans doute occupé jadis par un lac, comme la plaine d'Andermatt. Mais, à l'inverse de celle-ci, ce plateau, formé d'une alluvion de sable et de galets est complètement aride. La Reuss, apaisée, ralentie, le traverse en gazouillant, pour rebondir bientôt et rugir de plus belle.

La Reuss ! Autant dire la fée enchanteresse de cette vallée du Dammastock, qu'elle anime, sous d'incessantes transformations, d'une vie intense. A la fois muse de la musique et muse de la poésie, elle est l'orchestre et forme la trame de ce spectacle-féérie.

Il me vient alors des réminiscences du *Châlet* et je me mets à en fredonner « ses « airs si touchants et si doux... Vallons de « l'Helvétie !... Arrêtons-nous ici !... »

Et, de fait je m'arrête... pour faire une large brêche dans mes provisions de bouche. Je suis encore assez loin du Dammastock, qui s'élève à l'extrémité du val,

tel un sanctuaire au fond d'une nef. Comme il paraît aussi inaccessible que le Saint des saints, je prends bientôt le parti de rebrousser chemin.

J'apprécie mieux, en descendant, le dégré d'altitude où j'étais parvenu. Et quand enfin j'aperçois Gœschenen, bien loin, bien bas, je m'explique la sensation d'engloutissement, d'écrasement qui m'avait envahi à mon arrivée.

A la nuit tombante, je réintègre les profondeurs de mon cachot et rentre à *l'hôtel du Lion*. Ma fenêtre donne, au nord, sur un précipice où gronde le torrent et que traverse, sur un pont gigantesque, le chemin de fer du Saint-Gothard.

Loin de troubler mon sommeil, le grondement de la rivière me berce et prolonge, en rêve, l'expédition hygiénique que je viens de faire.

XIV

DES ALPES AU RIGHI.

LAC DES IV CANTONS.

Voulant coucher le lendemain au sommet du Righi, je reprends le train de bonne heure. Après avoir de nouveau plané, descendu et plongé autour de la station de Wasen, j'arrive à Flüelen et prends immédiatement le bateau à vapeur, qui me conduit à Vitznau, par le *lac des IV Cantons*.

De Flüelen, je commence par redescendre le lac d'Uri, sur lequel j'ai déjà fait la traversée de Brunnen au Grütli, et que j'ai cotoyé en chemin de fer par l'Axenstrasse.

Ce bras du lac des IV Cantons est une sorte de grand chenal, encaissé entre deux lignes de hauteurs escarpées, que dominent, deci delà, des glaciers lointains. Observé du bateau, qui marche d'un bon train, ce

défilé donne lieu à une extraordinaire illusion d'optique.

Les rochers qui bordent le lac semblent fuir plus vite que les montagnes de sapins et les sommets neigeux qu'on aperçoit au-dessus d'eux ou dans leurs intervalles, sur des plans plus éloignés. Il en résulte un étrange effet de tournoiement général, de mouvement giratoire, analogue à celui qui entraîne les arbres d'une forêt qu'on traverse en chemin de fer.

Mais le mouvement étant ici moins rapide et plus large, l'impression qu'il laisse n'en reste que plus distincte et plus profonde.

Pour peu que le regard reste immobile, sans fixer les détails, l'illusion devient frappante. On assiste véritablement à une valse fantastique, à un entrelacement continu, vertigineux de roches grises et de montagnes vertes. Fantômes géants, dont les silhouettes bizarres et les têtes inégales découpent dans le ciel, en vive arête, le tracé graphique de leurs prodigieux soubresauts.

Après avoir stoppé à Brunnen, notre bateau vire à bâbord et bientôt vogue au large

dans le lac proprement dit des « IV Cantons ».

J'aborde enfin à *Vitznau*, au pied du Righi, au bord de cette majestueuse nappe liquide, à l'extrémité de laquelle on devine plutôt qu'on aperçoit Lucerne.

*
* *

LE RIGHI-KULM.

L'ascension du Righi est, à juste titre, classique et presque obligatoire. Celle du Pilate — plus élevé de deux à trois cents mètres — lui fait, il est vrai, une sérieuse concurrence. Mais comme ce mont, hautain et d'aspect revêche, a la mauvaise habitude de garder son « chapeau » de nuages et de masquer ainsi le panorama qui l'entoure, le Righi — d'ailleurs plus rond de formes et de mise avenante — reste encore le meilleur observatoire de la Suisse.

Le chemin de fer à crémaillère et à ficelle qui transporte les voyageurs, dans un wagon unique, de Vitznau au Righi-Kulm — à

1,363 mètres d'élévation au-dessus du lac et 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer — offre un développement de sept kilomètres. On les parcourt en une heure vingt minutes.

Comme places, choisissez celles des portières de droite, le dos tourné à la montagne.

On traverse d'abord un tunnel et des viaducs suspendus sur des précipices ; puis des régions arides, alternant avec des pâturages et des bouquets de sapins. La coupe des tranchées montre que la masse du Righi n'est, géologiquement, qu'une énorme agglomération de galets, scellés les uns aux autres.

Plus haut encore, on longe un abîme, au-dessus duquel la voie est taillée à pic.

Tout le long de la route, des hôtels et des stations. C'est à celle de *Kaltbad* que s'embranche la ligne du *Righi-Scheidegg*. Mais c'est sur le lac qu'il faut surtout jeter la vue.

Qu'on se figure le glorieux épanouissement des branches de ce trèfle immense, dont la couleur passe du bleu au vert chan-

geant, pour éclater en un ruissellement général de lumière blanche !

Et quelle magie dans les entrées en scène successives de ces merveilles : l'éblouissante Jungfrau, les Alpes Bernoises, les villes de Lucerne, Zug, Küssnacht, Immensée, enfin la Suisse des prairies, au nord !

Du sommet, où j'arrive avant le coucher du soleil, la vue est inénarrable.

L'horizon semble envahi par les vastes glaciers, les môles, les pics déchirés. Et sur ces amoncellements informes, le soleil allume çà et là des incendies, qui prennent, lorsqu'il a disparu derrière la croupe des montagnes du Jura, des teintes fantastiques, roses ou cuivrées.

Armé de ma jumelle et une bonne carte sous les yeux, je note :

Vers l'est, deux glaciers qui atteignent 3,500 mètres de hauteur ;

Au sud-est et au sud, la chaîne des Alpes ;

Au sud-ouest, le Wetterhorn, l'Eiger et le Mœnch ;

Plus à l'ouest, la Jungfrau (4,000 mètres d'élévation) ;

A l'ouest, la chaîne du Jura ;

Au nord-ouest, celle des Vosges ;

Au nord, les montagnes de la Forêt noire.

Quand la vue s'abaisse vers la base du Righi, il semble que le monstre se baigne dans les eaux des lacs circonvoisins : de Lucerne, Küssnacht, Zug, Lowerz. Plus loin, on distingue ceux d'Egéri, Sarnen, Sempach, Constance, etc. Je cherche en vain celui de Zurich. En revanche, j'aperçois cette ville et reconnais les tours de sa cathédrale. Je revois aussi Einsiedeln.

Mais le côté où l'on se sent le plus attiré et retenu, c'est le nord.

A vos pieds, le regard tombe à pic, d'une hauteur de près de 1,400 mètres — cinq fois celle de la dernière plate-forme de la tour Eiffel ! — sur des plaines verdoyantes, piquetées d'arbres, parsemées de villes et de villages, à perte de vue.

Aux amateurs de souvenirs historiques, je recommande, en passant, de visiter de ce côté, au pied du Righi, la chapelle de Guillaume Tell. C'est à cet endroit, qu'après avoir frappé Gessler, le libérateur de la

Suisse avait abordé en repoussant la barque du pied. Du même coup vous pourrez explorer ce charmant lac de Zug, où j'aperçois, d'en haut, des bateaux qui ressemblent véritablement à des *bateaux-mouches*.

Je ne saurais mieux terminer cette rapide revue que par ce résumé d'Alexandre Dumas :

« ...Il faut se contenter de dire qu'il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que ce panorama dont on est le centre, et du milieu duquel, tournant sur son talon, on embrasse, d'un seul coup d'œil, trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages et soixante-dix glaciers, parsemés sur cent lieues de circonférence. »

*
* *

UN ORAGE AU RIGHI-KULM.

L'espoir fallacieux d'assister le lendemain au lever du soleil m'avait déterminé à demander l'hospitalité (hospitalité rien moins qu'écossaise) à l'hôtel du Righi-Kulm. Ses

salles sont de toute magnificence. Mais que Dieu vous garde de cet hôtel de Bondy !

Descendez plutôt à l'hôtel du Righi-Klœsterli, pour y passer la nuit. Il vous suffira, le lendemain, de vous lever une demi-heure plus tôt pour remonter au Kulm et assister au petit lever du Roi-Soleil... s'il lui prend l'extraordinaire fantaisie de se lever sur le Righi le jour où vous y serez.

Le spectacle est sans pair, assure-t-on ; et je n'en doute pas. Mais il y a, malheureusement, presque toujours relâche.

A défaut de celui-là, j'eus l'avantage d'assister à un autre, non moins rare peut-être. Je veux parler d'un grand orage, qui éclata vers minuit.

Cela n'est pas aussi effrayant qu'on pourrait le croire. Je me serais imaginé les éclairs aveuglants, le fracas du tonnerre, la pluie torrentielle faisant rage à la fois. Loin de là, le phénomène avait perdu en intensité ce qu'il gagnait en grandeur.

Aussi, pour mieux voir, m'aventurai-je, le parapluie en arrêt, sur le balcon de ma chambre.

Une pluie fine et droite, continue, égale, tombait doucement. Un gris opaque noyait, ensevelissait tout : l'horizon, le ciel et la plaine.

Aussi quel saisissement quand les éclairs, d'une lueur phosphorescente, embrasaient subitement l'espace tout entier, m'enveloppant de la tête aux pieds !

Le grondement du tonnerre, amorti comme le son d'un tambour voilé d'un crêpe, n'était pas moins imposant par ses longs retentissements dans les échos de l'infini.

Mais, le jour venu, grand désenchantement pour les touristes, venus là, comme moi, pour adorer le soleil levant — le plus adoré des dieux, comme on sait !

Etions-nous, en dormant, tombés du ciel, dans les limbes ou dans les brouillards de la Seine ? Etions-nous somnambules ou le jouet d'une illusion ? La fée Righi, la « Reine de la montagne, » dont nous étions venus admirer le rayonnement matinal, nous avait-elle méchamment mystifiés ? Le fait est que nous respirions des nuages sous forme de vapeur d'eau glacée, et que nous ne distin-

guions plus rien à vingt pas devant nous.

Absolument différente de notre ascension de la veille, la descente n'en est pas moins fort intéressante.

Autour de nous le brouillard ressemble au débordement d'une rivière. Et il nous serait absolument impossible de soupçonner que nous dévalons le long d'une crête de rocher, à plus d'un kilomètre au-dessus d'un abîme.

Nous quittons enfin les nuages et une éclaircie se fait, splendide. La pluie a tout reverdi ; mais dans l'atmosphère flottent légèrement, au-dessous de nous, des nuages floconneux, sortes de nimbes superposés autour des crêtes du Bürgenstock. Les plus bas s'étendent comme des lambeaux de gazes au-dessus du lac.

On grelottait au Righi; à Vitznau, le temps n'est que rafraîchi.

XV

LUCERNE ET SES ENVIRONS.

LA VILLE.

Dans l'après-midi, je gagne *Lucerne*, en traversant la partie la plus large du lac des IV Cantons, puis le lac de Lucerne. Celui-ci n'est, comme on sait, qu'un bras ou plutôt qu'un golfe du premier.

La Reuss, qui parcourt le lac des IV Cantons dans toute son étendue, de Flüelen à Lucerne, traverse cette dernière ville, pour reprendre ensuite son cours torrentiel. Il résulte de cette situation que Lucerne commande le lac des IV Cantons comme les villes de Zurich et de Genève — entre lesquelles elle se trouve — commandent les lacs des mêmes noms.

Placée ainsi au centre et dans la plus belle partie de la Suisse — de même qu'Inter-

laken, assise entre les lacs de Brienz et de Thun, — Lucerne partage avec Interlaken le privilège d'attirer les touristes de toutes les nations.

Ville antique par ses fortifications, une bonne partie de ses rues, ses rares monuments, ses ponts couverts (dont les peintures représentent la danse des morts) et ses poules d'eau, de race noble comme celle des oies sacrées du capitole, Lucerne est moderne et *fin-de-siècle* par ses voies nouvelles, son Kursaal et ses magnifiques hôtels, montés sur le modèle du *Grand-Hôtel* de Paris.

La plupart s'alignent en face du lac, sur le « Quai de l'Hôtel suisse ».

L'*Hôtel suisse* et l'*Hôtel national*, somptueux monuments, se signalent par les concerts qui se font entendre sur leurs terrasses.

Les hôtels voisins : d'*Angleterre*, de *Lucerne*, du *Beau rivage*, et les hôtels du *Lac* et de la *Poste*, situés sur la rive opposée, ne leur sont guère inférieurs.

Les Guides indiquent, parmi les hôtels de

moyenne bourse, ceux d'*Europe* et du *Saint-Gothard*.

Je me félicite d'avoir donné la préférence à l'*hôtel de l'Aigle noir* (à deux têtes), placé au centre de la partie la plus pittoresque de l'ancienne ville. Il paraît que, du temps de Desbarolles, on trouvait là chambre et pension pour 30 fr. par mois (!) Les temps sont changés sans doute, mais l'hôtel reste de toutes façons recommandable.

Très agréable soirée à passer dans les vastes salons et les jardins du Kursaal.

Pendant que les amateurs du jeu des « petits chevaux » s'en donnent à cœur-joie, j'entre au théâtre-concert, où j'entends un vaudeville français, joué par des artistes parisiens.

Le lendemain, je visite la ville en quelques heures.

A voir, au *Jardin des glaciers*, une belle collection de débris préhistoriques. A côté d'une chapelle portant cette inscription : « *Invictis Pax* », le *Lion de Lucerne*, sculpté dans un large pan de roche.

Moins imposant assurément que le *Lion*

de Belfort, mais néanmoins d'une belle inspiration, ce monument a été élevé à la mémoire des Suisses morts dans la défense des Tuileries, le 10 août 1792.

*
* *

EXCURSIONS ET PROMENADES.

Les excursions à faire aux alentours de Lucerne sont nombreuses et fort en vogue. Si je n'avais été limité par le temps, je n'aurais pas manqué de faire celles d'*Immensée* et du *Seelisberg*, ou tout au moins celle de la vallée de l'*Engelberg*.

Je me contentai, le premier jour, de l'indispensable promenade au *Gütsch* et au *Sonnenberg*.

On monte au château du Gütsch par un funiculaire. De sa terrasse on découvre la ville tout entière, magnifique à voir au coucher du soleil.

En attendant ce moment-là, je gagne, par les allées d'un bois de sapins, le sommet du Sonnenberg.

Cette « *montagne du Soleil* » est le centre d'un beau panorama, embrassant le lac et son majestueux amphithéâtre, Lucerne, les villages voisins et de vastes prairies, au nord-ouest.

Le lendemain, quittant Lucerne pour arriver le soir à Alpnach-Stad, je passai ma journée au *Bürgenstock.* Ce fut une des plus belles de mon voyage.

Débarqué à *Kehrsiten*, je montai par le chemin de fer électrique — d'une pente extrêmement raide — sur cette montagne du Bürgenstock, boisée, charmante sous tous ses aspects.

Je commence par suivre, à gauche, un sentier sous bois, où s'ouvrent de claires échappées sur les revers ondulés d'un riant vallon. Il me conduit sur la crêté aiguë de la montagne.

Debout sur un faîte taillé à pic, je découvre toute la partie centrale du lac des *Quatre Cantons*, qui me paraît reléguée à une profondeur vertigineuse.

A ce moment un coup de canon, suivi de toute une salve, éclate et se repercute au

loin avec une extraordinaire sonorité. Ils partent (à l'occasion d'une fête locale) de Weggis, dont les toits brillent sur la rive opposée du lac.

Après avoir déjeuné sur la terrasse du châlet-restaurant placé à gauche du chemin de fer électrique, je visite, à droite, les dépendances et la terrasse de l'*Hôtel du Bürgenstock*. L'exposition de cette terrasse est admirable, entre ces deux géants : le Righi et le Pilate, séparés par les grands bras du lac des IV Cantons.

On arrive à la terrasse par un poétique sentier extérieur, bordé de rampes rustiques.

Au-delà de l'hôtel s'étend un grand parc, au sol accidenté, sillonné de chemins capricieux, où l'on rencontre des châlets, des ponts rustiques et une grande allée de platanes.

C'est là surtout, semble-t-il, qu'il ferait bon vivre, où l'on s'attacherait comme le lierre aux grands arbres du parc, le lierre qui a pour symbole la devise : *où je m'attache je meurs !*

On se dit cela sous le charme d'un temps radieux, d'un ardent soleil tamisé par d'épais feuillages, dans ces réduits somnolents, dans ces allées ratissées, silencieuses, pleines d'effluves résineuses et grisantes.

Mais l'hiver ! (et l'hiver se prolonge ici jusqu'à la fonte des neiges, en mai), quand siffle la bise dans les brindilles dénudées, quand la neige nivèle, en les enveloppant de son drap funèbre, la galerie extérieure, la terrasse et le parc, ah ! pendant l'hiver, Nice... ou simplement Paris valent décidément mieux.

XVI

D'ALPNACH A BRIENZ.

LE COL DU BRÜNIG.

Le soir venu, j'achève en bateau l'exploration du lac des IV Cantons et m'arrête à *Alpnach-Stad*. Cette station, très animée, comme celle de Vitznau, à laquelle elle paraît faire pendant, est exposée en plein midi, à la jonction des chemins de fer du *Pilate* et du *Brünig*.

La première de ces voies est un funiculaire, du même type que son concurrent du Righi.

Le second, que je prends le lendemain, traverse d'abord un pont en fer, puis longe le lac de *Sarnen*, à droite. (Choisir sa place de ce côté.)

A la station de *Giswyl*, on change de locomotive, pour gravir, puis descendre, au

moyen d'un rail central à crémaillère, ce fameux *col du Brünig*, qu'il fallait autrefois escalader de vive force.

Il y avait à vaincre, pour construire ce chemin de fer, d'effrayants obstacles ; et ses travaux d'art ne le cèdent guère à ceux de la ligne du Saint-Gothard.

Quant aux contrées qu'elle traverse, je suis tenté de les trouver plus admirables encore que celles que j'ai vues jusqu'ici. Mais cette tentation vous accompagne partout en Suisse, quelles que soient d'ailleurs la route et la direction suivies. Et cela s'explique. Jamais, dans une foule, deux personnes ne se ressemblent entièrement. De même ici, dans ce monde des montagnes, des vallées et des lacs, aucune merveille ne ressemble à une autre ; elle lui reste toujours supérieure par quelque côté.

Voyez, par exemple, au fur et à mesure que vous montez, se développer (toujours à droite), au fond d'un vallon, ce coquet lac de *Lungern*, dont pas une ride ne ternit la surface.

Avez-vous vu nulle part semblable glace ?

car c'en est une exactement. Glace horizontale, d'une splendeur incomparable.

Ce petit lac est immobile et transparent au point que, de la hauteur où nous passons, on le distingue à peine. Il disparaît, noyé, si j'ose le dire, dans la palette des vives couleurs qu'il reflète.

L'illusion est complète et son souvenir inoubliable. L'image renversée des arbres, des gazons, de tout ce qui compose le magnifique amphithéâtre qui s'élève au-dessus de lui se réfléchit au-dessous, avec une netteté absolue. Plus bas, à une profondeur invraisemblable, un lit de ciel bleu, rayé de nuages.

Le monde renversé, en un mot, dans un gouffre de lumière !

Prodigieuse chromo-photographie de grandeur naturelle, accolée au-dessous de l'original et signée, pour copie conforme, par l'image rayonnante de maître Phébus !

A vos pinceaux, messieurs les paysagistes ! Le *lac de Lungern* attend votre visite.

Après ce lac un tunnel, après cet éblouissement la nuit.

Puis une autre petite vallée, peuplée de châlets. Elle avait, elle aussi, son lac ; mais on l'a remplacé avec avantage par un plantureux vallon, au moyen d'un aqueduc creusé à travers la montagne, qui en a déversé les eaux dans le lac de Lungern.

On assiste souvent, en Suisse, à ces luttes, à ces courses au clocher entre les chefs-d'œuvre de la Nature et ceux de l'Industrie.

Ici l'on ne sait, laquelle des deux l'emporte, soit qu'on compare le pays aux voies qui les desservent : (en haut le chemin de fer, qui se dresse contre la montagne, en bas l'ancienne route postale, dont les blancs replis se tordent dans le col du Brünig), soit que, descendant de Brünig à Meiringen, on découvre les perspectives les plus enchanteresses du haut du train qui dérape, cramponné à l'arête d'une montagne ou suspendu sur un viaduc fantastique.

*
* *

MEIRINGEN. — LES GORGES DE L'AAR.

Il y a en Suisse beaucoup d'endroits où

les arrêts sont forcés ; Meiringen est du nombre.

Cette ville, baignée par l'Aar, dans la vallée de l'Hasli, est à divers points de vue intéressante. Elle possède des sources nombreuses ; des cascades, illuminées le soir, jaillissent des hautes montagnes droites qui l'abritent.

Mais sa *great attraction*, son *clou*, c'est la proximité des *gorges de l'Aar*.

Ces gorges sont le pendant de celles de la *Lütschine noire*, que je visiterai plus loin, et des sombres gorges du *Trient*, restées, avec la Savoie, en dehors de mon programme.

Je me rends aux gorges de l'Aar en remontant la rivière, par la route du *Grimsel*, entourée de cascades.

La chaleur est torride et il me tarde de respirer la fraîcheur des cavernes. J'y arrive enfin, moyennant 1 fr. d'entrée.

Ici encore l'art humain concourt à rehausser ce chef-d'œuvre naturel, récemment découvert.

C'est seulement en 1888 qu'a été cons-

truite, à grands frais, la galerie suspendue par de solides tringles de fer au-dessus du torrent. Elle le suit dans toute sa longueur (1400 mètres), contournant les obstacles, montant, descendant, passant d'une rive à l'autre, couvrant la gorge entière au point où elle se réduit à un mètre de largeur et où l'on peut en toucher, de chaque main, les parois opposées.

« La gorge de l'Aar, dit la notice qu'on « vous donne à l'entrée, s'est formée à l'é-« poque du retour de la dernière période « glaciaire, lorsque le torrent glacial dépo-« sait une partie de ses blocs de moraine « dans les sillons moins durs du rocher « calcaire et lorsque l'Aar se creusait à tra-« vers le sable de granit un lit toujours « plus profond, espèce de canal d'écoule-« ment, origine de la gorge de l'Aar actuelle.

« On est saisi par la grandeur majes-« tueuse de ce chantier mystérieux de la « nature, de cette œuvre de l'eau et du sable « de granit. Au-dessus, à côté et au-dessous « du spectateur une masse innombrable de « niches grotesques, anses, donjons et

« voûtes, alternant avec des cornes aiguës, « des saillies de rochers superposées, aux « formes les plus bizarres. »

Longtemps on chemine parmi cette profusion de formes bizarres. De ci de là, on aperçoit des lambeaux de ciel, comme du fond d'un puits de 100 à 180 mètres de profondeur. Puis, à un moment donné, comme si un rideau se levait, la gorge s'élargit et s'éclaire vivement. Au milieu de la scène apparaît la *Chute du Schraibach*, se précipitant avec fracas dans le torrent, d'une hauteur de 80 mètres.

A l'extrémité de la gorge, un escalier vous conduit, si vous en avez la curiosité, jusqu'au faîte des rochers. Ne quittez pas Meiringen sans avoir visité une nouvelle gorge, celle de l'*Alpbach*, pourvue seulement depuis deux ans d'une galerie de fer.

Bien que moins remarquable que la gorge de l'Aar, celle de l'Alpbach a l'avantage d'offrir une vue superbe sur la vallée de l'Hasli, le lac de Brienz, le glacier de Rosenlaüi, la cascade du Reichenbach et la chaîne de montagnes du Grimsel.

*
* *

DIGRESSION COMPARATIVE.

J'ai dit en commençant, à propos du choix d'un itinéraire, qu'un de mes bons amis, marcheur intrépide, qui a longtemps entretenu avec la Suisse d'intimes et cordiales relations, m'avait vivement engagé à pousser jusque dans les Grisons, pour y visiter les *Bains de Pfaeffers* et *la Via Mala*. Et, comme leur grandeur sauvage rappelle celle des *Gorges de l'Aar*, tout en lui restant supérieure, j'ai promis au lecteur, pour lui en faciliter la comparaison par le rapprochement, et à titre de digression, le récit suivant de l'excursion de mon ami P...

« Il faut commencer, quand on le peut, dit-il, par visiter le torrent de la *Tamina* et la crevasse où sont situés les *Bains de Pfaeffers*.

« Ce torrent coule au fond d'une gorge dont les parois, presque à pic, sont hérissées de sapins et de rochers.

« Pour visiter les Bains, on entre dans une *crevasse* dont les bords, au lieu d'être à pic, se rejoignent au-dessus de votre tête.

« Le chasseur qui, suivant la légende, découvrit ces bains, vers l'an mille, devait être un gaillard bien trempé pour s'être aventuré là dedans, alors que les abords n'en étaient pas, comme aujourd'hui, rendus accessibles par une rampe en fer.

« Nul doute que si les bains de Pfaeffers se fussent trouvés en Grèce, l'imagination poétique de ses habitants n'en eut fait l'une des bouches de l'enfer. L'énorme hauteur des parois de la vallée, ou plutôt de la gorge, font sur l'esprit une impression profonde, dont j'ai gardé le souvenir le plus précis.

« Ne manquez pas, à votre retour des Bains, de prendre le sentier qui mène au village de Pfaeffers. Ce sentier gravit la muraille à droite du torrent, ce qui paraît de prime abord impossible ; mais, avec des lacets en quantité suffisante, on finit par atteindre le haut du mur.

« Ah ! quel changement ! quel contraste ! Je le crois unique, même dans cette Suisse,

qui n'est qu'une longue suite de changements à vue. On sort de l'enfer, on entre dans le paradis terrestre. On quitte d'énormes rochers, le fracas assourdissant des cascades, et voilà qu'au milieu d'un calme absolu on foule un épais gazon, tapissant une terre molle (peut-être une tourbière), un sol élastique, qui semble onduler sous vos pas.

« Au bout de quelques centaines de mètres, on arrive à Pfaeffers, village silencieux par excellence, sans le moindre bruit de voitures, car on n'en voit aucune ; et ce n'est évidemment pas par les zigs-zags qui conduisent là haut qu'elles pourraient y être hissées. Avis aux personnes fatiguées du brouhaha des villes et en quête d'une retraite paisible !

« Il faut d'abord voir, ai-je dit, la gorge de la Tamina et la crevasse de Pfaeffers avant la *Via Mala*, parceque cette dernière fait partie d'une gorge plus grandiose encore. Les deux murailles de rochers qui la forment sont plus élevées que celles de la Tamina de toute la hauteur de la route. Or,

cette route est collée, à une élévation variant de 100 à 200 mètres, au flanc de la paroi de droite pendant une grande partie du défilé, puis au flanc de la paroi de gauche.

« En levant les yeux, on aperçoit les sapins du sommet (quelques-uns penchés au-dessus du précipice), à 300 mètres de hauteur ; en les baissant ensuite, pour chercher à distinguer le torrent qui gronde au fond, on voit une eau furieuse écumer à plus de 100 mètres de profondeur.

« C'est du pont qui relie les deux portions, droite et gauche, de la route, qu'on peut juger le mieux de la hauteur du mur et de la profondeur du torrent. C'est de là que les voyageurs s'amusent à lancer des pierres dans le torrent. En les choisissant plates et aussi grosses qu'on peut les soulever, l'effet est extraordinaire, si l'on réussit surtout à les faire tomber à plat.

« J'y arrivais assez bien, ayant été, dans mon enfance, de première force au bouchon. On jurerait entendre un coup de canon quand elles atteignent l'eau, qui rejaillit à vingt mètres.

« Quand on songe que cette *Via Mala* était, avant le percement du Saint-Gothard, la route d'Italie, et que nos troupes l'ont suivie alors qu'elle consistait en de simples sentiers, on est effrayé des difficultés qu'elles ont eu à surmonter. »

XVII

LE GIESSBACH. — INTERLAKEN. — LES LÜTSCHINES.

LE LAC DE BRIENZ.

Voulant assister le soir à l'illumination des cascades du Giessbach, je prends le chemin de fer de Meiringen à Brienz, puis, sans désemparer, le bateau qui m'amène au pied des hauteurs du Giessbach.

Du *lac de Brienz* je n'aurais rien à dire s'il ne m'était apparu, vers quatre à cinq heures du soir, couvert dans toute son étendue d'une lumière presque aussi aveuglante que celle du soleil lui-même.

Il est d'observation générale en Suisse que la succession des heures et l'incidence des rayons solaires sont les principaux éléments de cette incessante variété de teintes et de reliefs qu'on y découvre à chaque pas.

Du matin au soir, d'une heure à l'autre, rien ne s'y ressemble, la couleur et l'éclat des lacs moins que tout le reste.

*
* *

LE GIESSBACH.

On peut monter à la Plate-forme du Giessbach en cinq minutes, par un petit chemin de fer sans locomotive, dont la *ficelle* actionne un wagon unique, à la façon des ascenseurs. On juge mieux, il est vrai, de la puissance de la chute en gravissant un sentier voisin, qui vous conduit au même but.

Mais je préfère ménager mes jambes pour faire, avant la nuit, l'ascension des sept cascades — 330 mètres au-dessus du lac de Brienz !

J'avais, au préalable, arrêté ma chambre, non pas au grand *Hôtel de Giessbach* (chat échaudé...), mais à l'*Hôtel de Bellevue*, situé un peu plus haut, et où je me trouvai fort bien.

Quand vous aurez contemplé de la Plate-

forme l'ensemble des cascades, je vous recommande d'en faire l'ascension, un peu fatigante sans doute, mais des plus remarquables.

Montez tout au moins jusqu'au second pont, d'où l'on a une vue superbe, tant sur celles qui grondent à vos pieds que sur celles qui s'affalent au-dessus de votre tête. Ce pont s'enfonce sous un rocher, du haut duquel la rivière s'écroule d'une seule masse. La traversée du pont semble effrayante, mais une fois qu'on a franchi la poussière d'eau qui voltige à ses extrémités et masque son entrée comme une portière de mousseline blanche, quand on a une fois mis le pied dans cette caverne bourdonnante, sur les ais qui trépident, et qu'on se trouve tout à coup séparé du reste du monde par ce torrent déchaîné, au premier mouvement de terreur succède bientôt je ne sais quel sentiment de sécurité, mêlé de ravissement.

A défaut de la grande scène de tout-à-l'heure, on a sous les yeux un féérique rideau de brocart d'argent, dont la chute continue, furibonde, vous hypnotise.

Plus haut, un sentier très accidenté conduit de cascades en cascades, par une pente de plus en plus ardue, jusqu'au sommet. Mon Guide m'avait alléché par la promesse de trouver là « le plus majestueux des panoramas. » C'est la première fois qu'il m'induit en erreur, mais la déception est complète.

Le panorama, intercepté par les hauteurs voisines, est plutôt virtuel ; il se réduit à quelques mamelons gazonnés, couronnés d'un chalet, où l'on trouve — non sans parlementer de — l'eau fraîche pour toute consommation.

Si vous m'en croyez, n'allez pas jusqu'au « plus majestueux des panoramas. » Contentez-vous des très beaux dioramas qui s'échelonnent jusqu'aux deux tiers environ du chemin.

Ces deux cents mètres de hauteur verticale, à gravir et à descendre (avec l'aide d'un alpenstock bien entendu), sont très suffisants pour vous permettre de faire largement honneur au dîner qui précède l'illumination des cascades.

A neuf heures, la cloche de l'hôtel du Giessbach réunit tous les voyageurs sur la *Plateforme* (entrée 1 franc), en face de la grande cascade.

Au signal donné par un coup de canon, les sept cascades superposées brillent subitement dans la nuit comme des torrents de flamme liquide, revêtant les diverses couleurs des feux de Bengale.

On revoit du même coup l'embrasement de la tour Eiffel et l'illumination des fontaines lumineuses. Et dans quel cadre ! au milieu des reflets d'un immense nid de verdure.

Rien ne peut rendre surtout la magnificence de la grande cascade. C'est une mer d'or, autour de laquelle retombent, à travers les sapins, des nuées de diamant.

*
* *

INTERLAKEN.

Le lendemain je traverse le lac de Brienz, me rendant à Bönigen, puis, par le chemin de fer, à *Interlaken*.

Traversée par l'Aar — qui sort du *lac de Brienz* pour se jeter dans celui de *Thun* — Interlaken n'est pour ainsi dire qu'une longue avenue de riches hôtels aux jardins fleuris, bordée de noyers séculiers.

Dans l'embarras du choix, je m'arrête à l'un des hôtels les plus rapprochés de la gare.

Je ne voulais d'abord que toucher barre à Interlaken. Mais l'herbe tendre, le large horizon, sur lequel se détache la masse blanche de la *Jungfrau*, l'attrait piquant de cette colonie cosmopolite, le besoin enfin d'un jour de farniente après mes précédentes expéditions me décident à ajourner d'autant celles de *Grindelwald* et *Lauterbrunnen*.

*
* *

LES VALLÉES DE LA LÜTSCHINE.

Je prends de bonne heure, à la gare de *Zollhaus*, le chemin de fer à voie étroite qui suit, au milieu des vergers, la rive droite de la *Lütschine*.

Devant moi se dresse le glacier géant de la *Jungfrau* (la Vierge), d'assez près pour que je puisse distinguer ses massives stratifications de neige. Malheureusement je suis privé des effets de lumière changeante qu'y produit, dit-on, le soleil ; car il fait aujourd'hui défaut.

En remontant le cours de la Lütschine, j'arrive à *Zweilütschinen* (les Deux rivières), au confluent de ses deux bras : la *Lütschine blanche*, qui descend de Lauterbrunnen et la *Lütschine noire*, originaire de Grindelwald.

Du pont jeté sur ce confluent, à la gare de jonction des chemins de fer qui accompagnent les deux cours d'eau, on peut voir qu'ils sont ainsi justement dénommés.

Tous deux sont formés par la fonte des neiges, mais arrosent évidemment des terrains de nature différente. Celui que je vais cotoyer jusqu'à Grindelwald charrie un limon noirâtre, qui lui donne l'aspect d'un grand égout collecteur. C'est bien la Lütschine noire. La Lütschine blanche est, au contraire, transparente. Quant à la Lüts-

chine proprement dite, formée par le mélange des deux courants, elle offre une teinte indécise, grise et louche.

Les vallées parcourues par les deux rivières — la brune et la blonde — sont, comme elles, dissemblables, mais toutes deux d'une exquise fraîcheur, ombragées, enlacées par des routes-promenades, avec un cortège de montagnes boisées et de rochers à pic, d'une variété infinie.

De leurs corniches s'échappent d'innombrables ruisseaux, qui serpentent dans des ravins, comme une galerie de petites cascades.

Leur moutonnement continu tire l'œil, qui se fixe, tout en haut, sur de larges plaques brillantes, accrochées par places aux glacis des rochers. A première vue on les baptise : couches de neige. Mais on voit avec la jumelle qu'elles sont dues à de minces nappes d'eau, qui lubréfient et semblent lisser les roches.

Tout cela est assurément fort beau. Et pourtant il me semble que cela manque du jour nécessaire pour fondre, dans l'harmo-

nie d'une lumière univoque, les notes spéciales, les tons durs et heurtés propres à chaque objet.

J'ai déjà fait pareille remarque au milieu des montagnes qui entourent Gœschenen, je la répéterai sur les bords même du lac de Genève : souvent, en Suisse, la brume mate le soleil.

Enveloppant tout d'une vaporeuse demiteinte, elle répand sur tout un charme mélancolique, d'une poésie indéniable. Je lui préfère, pour ma part, la poésie du *plein air*, celle qui rayonne des choses ensoleillées.

XVIII

GRINDELWALD. — LAUTER-BRUNNEN.

GRINDELWALD.

Ces réflexions me sont suggérées par le milieu ambiant, au moment où, après avoir franchi des galeries creusées dans le roc, le train nous élève, au moyen de sa roue dentée, dans le voisinage des régions glaciales. Les nuages frangés qui en descendent, avec le froid, sont d'un mauvais présage et me prédisposent aux idées grises.

De fait, aussitôt après mon arrivée à Grindelwald et mon installation à l'*Hôtel des Glaciers*, le plus proche de la « mer de glace du glacier inférieur », une pluie fine et drue se met à tomber, pour ne cesser complètement qu'à la nuit.

Gros crève-cœur ! Je tenais, en effet, d'au-

tant plus à visiter l'un de ces grands bassins gelés, nommés *mers de glace*, que mon itinéraire ne comportait pas la visite de celle qui avoisine Chamonix. Je devais donc forcément rester privé de ce curieux spectacle.

Mais au moins ne voulus-je pas manquer celui de la *grotte de glace*, creusée dans l'épaisseur du glacier inférieur, que j'aperçois de ma fenêtre.

*
* *

LA GORGE DE LA LUTSCHINE NOIRE.

Dès que la pluie se modère, je me dirige d'abord vers la *gorge de la Lütschine noire*.

A l'entrée se dressent deux énormes pics, sentinelles avancées d'aspect formidale.

La gorge, beaucoup moins longue, mais plus grandiose encore que celle de l'Aar, est une vaste et noire caverne, formée par des rochers gigantesques. Au fond, sous la voûte, la glace se fait jour, éclairant la grotte comme fait un chœur lumineux dans une sombre cathédrale. C'est, en effet, de la

crête du glacier que la Lütschine se précipite dans la caverne, en tourbillonnant avec un bruit terrible.

*
* *

LA GROTTE DE GLACE.

On monte à la grotte de glace par un chemin tortueux, garni dans les endroits rétrécis de barrières en bois.

Un peu avant de l'atteindre, on peut, moyennant un péage de cinquante centimes, se rendre, par un étroit sentier longeant la gorge, à un pont jeté à 200 mètres au-dessus de la Lütschine. On découvre de là l'ouverture béante de la grotte de glace et les énormes crevasses du glacier sous lequel elle s'enfonce.

On arrive par des marches taillées dans la glace à cette grotte, qui n'est autre chose qu'une galerie sans issue, creusée à même dans le glacier.

On s'y dirige, comme dans un tunnel de cristal, à la clarté de lampes fumeuses.

Bientôt cette clarté douteuse s'obscurcit encore et je me vois disparaître dans un nuage de vapeur, que le froid condense autour de mes vêtements humides.

Je me retrouve assez pourtant au milieu de ce brouillard pour me diriger dans la galerie, au fond de laquelle m'attirent les accords étranges d'une musique grêle et cristalline.

L'antre est, en effet, hanté par une sorte de vieille sorcière, dont les doigts taquinent les cordes d'une mandoline antédiluvienne. Un rictus de satisfaction accueille la piécette que je dépose dans sa sébille.

Mais quel n'est pas mon étonnement quand, sorti de la grotte, je vois la mégère sur mes pas, brandissant son alpenstock. Je me rassure vite pourtant en la voyant descendre à grandes enjambées vers un chalet voisin, qui doit être son domicile légal.

De là, sans doute, elle guette le voyageur comme l'araignée sa proie ; elle va l'attendre ensuite au fond de son repaire, où elle l'attire — nouvelle Circé — par des accords inconnus des mortels. Elle doit être aussi

la vestale préposée à l'entretien des lumignons sacrés de la grotte.

*
* *

HISTOIRE D'ALLEMANDS.

Une autre aventure égaya pour moi cette humide journée.

En gravissant le chemin rocailleux qui conduit à la grotte de glace, j'avais croisé le plus grotesque cortège. Deux allemands ivres, à cheval, un parapluie à la main, le descendaient. Leurs guides, plus ivres encore, les suivaient, remorqués par leurs bêtes, aux queues desquelles ils se cramponnaient.

C'eut été à se tordre, si ce n'eut été effrayant à cette hauteur (150 mètres environ).

Où je m'en donnai à cœur joie, par exemple, ce fut quand, au retour, je retrouvai ces vaillants teutons, attardés dans une auberge sur la route de Grindelwald, où ils s'étaient achevés. Rien de drôle comme leurs efforts inouïs et vains pour se réintégrer sur leurs montures.

L'un se servait, en guise d'étrier, d'une chaise boiteuse, avec laquelle il s'affalait dans le ruisseau. L'autre, hissé à force de bras sur une table, au milieu de bouteilles vides, en voulant enjamber sa selle, passait de l'autre côté et s'aplatissait sur la route avec un bruit sourd.

C'était, vous dis-je, à mourir de rire. Des allemands qui se tuent, sans faire de mal à personne, n'est-ce pas double aubaine et pain bénit ?

*
* *

LAUTERBRUNNEN. — LE STAUBBACH.

Après avoir couché à Grindelwald, je descends par un train matinal à *Zweilütschinen*. Puis de là, changeant de train, je parcours la délicieuse vallée de la Lütschine blanche, jusqu'à Lauterbrunnen.

Lesté du premier déjeuner, je me rends immédiatement à la cascade du Staubbach.

Imaginez-vous une rivière se jetant de la crête d'un rocher dans le vide, à une hau-

teur de plus de 300 mètres, avec des soubresauts dont la forme et l'impétuosité varient à chaque instant.

Le torrent s'éparpille bientôt en une vaste gerbe ; puis cette gerbe se divise en panaches flottants, où des myriades de gouttelettes reflètent les couleurs de l'arc-en-ciel. Plus bas encore, cette pluie fine, pulvérisée par la résistance de l'air, hésite à descendre ; métamorphosée en rosée, en vapeur blanchâtre, elle voltige comme une gaze légère, qui s'affaisse doucement sur le sol.

*
* *

LE TRÜMMELBACH.

Après la cascade du *Staubbach,* celle du *Trümmelbach,* moins fréquentée peut-être, parce qu'elle est plus éloignée, n'est pas moins merveilleuse.

Prenez pour vous y rendre, presque en face de la cascade du Staubbach, un pont, puis un chemin qui remonte la rive droite de la Lütschine blanche. Vous en suivez

pendant une heure le cours sinueux, au milieu d'une grasse prairie plate.

Prairie arrosée par des ruisseaux, qui rayent de blanc, comme sur le chemin de Grindelwald, la double muraille des rochers qui l'encadrent. Sur les corniches, des files de sapins vous accompagnent, comme une escorte de nains.

Il semble à un certain moment, après avoir longtemps marché, que les oreilles tintent ; puis on perçoit distinctement une sorte de grondement souterrain, dont l'intensité augmente peu à peu.

C'est la voix de la *cascade du Trümmelbach ;* car on l'entend avant de la découvrir. Et ce qu'on en découvre d'abord, si imposante que soit la grande vasque d'où elle fait irruption à l'extérieur, n'est rien en comparaison du rare spectacle-concert qui vous attend à l'intérieur.

Pour y pénétrer, vous gravissez un sentier humide, bordé de rampes. Il vous mène sous une sorte de portique, où un fracas épouvantable vous force à regarder à gauche.

Là vous découvrez une grande caverne, en forme de marmite — une sorte de chaudière de Satan ! — Dans la paroi adossée à la montagne, près de la voûte (ou du couvercle), par un grand trou rond de plus d'un mètre de diamètre, bondit à gueule bée un torrent d'une effrayante rapidité. Torrent cylindrique, de la forme du canal par lequel il s'échappe comme d'un ajutage.

On sait quelle puissance de débit possèdent les ajutages cylindriques. Qu'on multiplie cette puissance par la pression de l'énorme colonne d'eau qui traverse, dit-on, le rocher dans toute sa hauteur, et l'on comprendra quelle est la force indomptable d'un pareil jet.

Force perdue, qui s'épuise depuis des siècles à creuser dans le roc cette vaste caisse sonore, alambic du diable, dont la baie inférieure vomit, sous forme de cascade, la rivière qu'elle reçoit à l'état de trombe. Et cette trombe fait rage au point de soulever dans « l'infernale cuve » un tourbillon d'écume fumeuse, accompagné d'un bruit *caverneux*, terrible et profond, dont

rien ne peut donner l'idée. Ce n'est plus « une tempête dans un verre d'eau », mais un véritable ouragan en vase clos.

Si vous vous aventurez au milieu du pont jeté à travers l'entrée de l'excavation, vous vous sentez saisi, entraîné par la rafale, qui vous cingle à la figure une pluie glacée.

Encore une fois, après la cascade du Staubbach il faut voir *à tout prix* celle du Trümmelbach. Toutes deux prodigieuses, elles se prêtent l'une à l'autre, par le rapprochement, un singulier attrait. Ce n'est pas seulement entr'elles un contraste; c'est, aux points de vue esthétique et physique, une complète, une saisissante antithèse.

*
* *

DE LAUTERBRUNNEN A BERNE.

Je retourne à Lauterbrunnen et quitte avec regrets cette région des Lütschines, où il me resterait encore tant à voir : le *Faulhorn*, la *Schynige-Platte*, *Mürren*, — dont le nouveau funiculaire fonctionne sous mes yeux.

Son ascension serait aujourd'hui sans objet ; car le temps, bien que rasséréné, reste encore couvert.

Et puis, « on ne peut tout voir à la fois ». Une première promenade à travers la Suisse ne permet guère que de goûter le dessus du panier de ce magnifique jardin.

Aussi bien suis-je maintenant déjà très avancé dans l'exploration de la partie de la Suisse pittoresque que comprend mon programme. En dehors des sites avoisinant les lacs de Genève et de Neuchâtel, je n'ai plus guère à visiter que les chefs-lieux de cantons : Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Neuchâtel. Et, si intéressantes que soient ces villes, c'est aussi leur côté pittoresque que je me propose d'envisager, sans m'étendre en longues descriptions de leurs rues et monuments. Un bon Guide est, du reste, nécessaire pour s'y diriger avec précision.

Je retourne donc à Interlaken. Et, après avoir traversé le joli lac de Thun, — saluant au passage le Beatenberg et l'antique ville de Thun, — je prends, à *Scherligen*, le chemin de fer qui m'amène le soir à Berne.

XIX

BERNE.

LES OURS.

Capitale fédérale de la Suisse, Berne en est certainement la ville la plus curieuse par son histoire, comme par ses monuments et son profond cachet d'antiquité.

Ville protestante, de 46,000 habitants, chef-lieu du grand canton de Berne, son nom vient de l'allemand : *Baer* (ours).

Des ours, on en a mis partout ; et ils sont partout choyés, vénérés. On en voit en chair et en os, en bronze, en pierre, en bois ; valsant et faisant les beaux dans leurs *fosses ;* faisant, quand l'heure sonne, des rondes à la Tour de l'Horloge ; figurés en orchestre sous la fontaine du *Mangeur d'enfants ;* sculptés sur les monuments et les écussons

de la ville. L'ours est, en un mot, l'*image* de Berne, soit dit sans la moindre intention désobligeante pour ses habitants.

Bien que doués de cette allure un peu lourde propre aux pays de langue allemande, les Bernois sont avenants et hospitaliers, comme la plupart des Suisses.

L'ours, pour eux, est bien un symbole, mais un symbole patriotique. Voici, en effet, l'origine du culte dont il est l'objet.

Après que Berthold IV, duc de Zæhringen, vice-roi de l'Helvétie, eut fondé, en 1178, la ville de Fribourg sur la Sarine, pour défendre le pays contre les attaques des Bourguignons, son fils Berthold V fonda, treize ans plus tard, une autre ville forte sur l'espèce de promontoire qui domine l'Aar.

Ne sachant quel nom lui donner, il décida qu'elle recevrait celui du premier gros gibier qui serait abattu dans une partie de chasse, organisée dans les environs. Ce fut un ours qui écopa.

On peut voir à un kilomètre de la ville, près de la porte du cimetière, une pierre avec inscription commémorative du fait.

C'est en ce souvenir également que la ville de Berne orna son écusson d'un *ours* et décida d'entretenir à perpétuité deux couples de ces intéressants tardigrades dans des « fosses », aujourd'hui transférées sur la rive droite de l'Aar, près du Pont de la Nydeck.

La visite des *fosses aux ours* s'impose au touriste, plus encore que celle du Jardin des Plantes de Paris au bon provincial ; aussi me gardai-je d'y manquer. Mais, tout amour-propre national à part, force me fut bien de reconnaître que les ours de Berne sont beaucoup mieux léchés et mieux soignés que leurs congénères parisiens.

Ils sont aussi beaucoup plus savants et exécutent, avec une grâce dont la prétention à la mignardise est d'un drôle achevé, les exercices variés : évolutions, saluts, danses innommées etc., qui concernent leur état.

Tout cela au commandement, donné dans n'importe quel idiome,... car ils connaissent toutes les langues. Il suffit de leur indiquer la figure ou le mouvement demandé de la main, pourvue d'un petit pain ou

d'une simple touffe d'herbe. Car ils sont gourmands, les ours de Berne !

Gourmands et dodus ! Pour un morceau de brioche, ils se couchent sur le dos, les pieds dans les mains et, grotesquement, inspectent l'affluence de curieux ; pour une pomme ils font trois tours de valse ; ils sont capables de toutes les bassesses pour une carotte.

Ils se croisent les mains sur la poitrine d'un air suppliant ; ou bien ils font des mines, posent pour le torse, prennent des attitudes penchées, imitent les dodelinements de tête, les ronds de bras des plus accortes danseuses. Il ne leur manque plus guère que leur sourire stéréotypé : cela leur viendra sans doute avec un complément d'éducation.

Une vieille fille millionnaire, séduite par leurs attraits, les avait constitués autrefois ses légataires universels. Mais depuis qu'en 1798 le général Brune s'empara du trésor de Berne, pour le compte du Directoire, ils sont inscrits, dit-on, au bureau de bienfaisance de la ville. Ils vivent de souscrip-

tions et de carottes volontaires... et ne s'en portent pas plus mal.

*
* *

LA VILLE.

Si j'ai longuement parlé d'ours à propos de Berne, c'est qu'il convenait de rendre à tout seigneur tout honneur.

Mais c'est par le *Palais fédéral* que j'avais commencé mon tour de ville. Placé entre une grande cour, ornée d'une statue en bronze de la ville de Berne, et une plate-forme qui domine la ville basse et le cours de l'Aar, ce grand édifice est d'une belle architecture italienne.

On y visite *gratuitement* — rare exception — les salles des séances des Conseils fédéral, national et des Etats.

Près de là, un chemin de fer funiculaire conduit en cinq minutes à la ville basse.

La Terrasse, sur laquelle on voit la statue de Berthold de Zæhringen, est une belle promenade ombragée, d'où, comme de la

plate-forme du Palais fédéral, on embrasse un vaste panorama.

A 35 mètres de profondeur, le cours sinueux et le barrage de l'Aar, ses ponts majestueux, toute la ville basse et ses environs ; au fond du décor, la chaîne des Alpes bernoises et les cimes neigeuses des montagnes avec lesquels j'ai déjà fait connaissance au Righi : le Wetterhorn, le Mœnch, l'Eiger et l'éternelle Jungfrau, dont la blanche silhouette accompagne le touriste et l'oriente, comme le grand jalon du pays Bernois.

La *Cathédrale* est un monument tudesque du seizième siècle, remarquable par les grandes figures, à draperies cassées, de son porche, et son original portail occidental, par ses sculptures intérieures, son orgue — émule de celui de Fribourg —, le monument funéraire du duc de Zæhringen etc.

Sur la *place de la Cathédrale,* où se tient le *marché* (aux anciennes coutumes bizarres), s'élève la statue équestre de Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen. Quatre ours en bronze sont assis, en quatre attitu-

des différentes, sur les angles du socle.

L'*Hôtel de ville*, d'une élégance originale, est orné d'escaliers extérieurs, d'une horloge et d'écussons bariolées.

Devant la *Tour de l'Horloge*, au cadran astronomique, on voit des personnages automatiques frapper les heures, tandis qu'une famille d'oursons défile à la ronde.

La place du Marché au blé *(Kornhausplatz)* mérite aussi une mention.

On y trouve le *Grand Grenier*, dans la cave duquel s'alignent deux rangées de foudres énormes, aux écussons des divers cantons suisses, contenant de 15,000 à 25,000 bouteilles. Le fameux « tonneau Mercier » n'est qu'une récente édition, amplifiée il est vrai, de ces monstrueux réservoirs.

Sur la place même est *la fontaine* dite *de l'Ogre* ou *du Mangeur d'enfants*. C'est un croquemitaine, chargé d'une provision d'enfants et en avalant un, la tête la première.

La ville de Berne abonde en « ces enfantillages sérieusement conservés par la sculpture ; ses rues ont conservé l'aspect *tourmenté* de la fin du moyen âge. » Rien d'o-

riginal, par exemple, comme les arcades basses et les galeries sombres de la *rue du Museum*, et de la *Marktgasse*, comme la *rue des Chaudronniers*, etc.

« Les guerriers du temps, dit excellemment Desbarolles, pourraient sans discordance s'y promener avec leurs armures. Ses maisons renflantes à balcons, ses rideaux à peintures, ses bannes et ses enseignes dorées, flottantes au dehors, ses fontaines surmontées de chevaliers ou de statues rudes et naïves, ses portes sculptées, tout donne à la ville de Berne un charme d'antiquité que toutes les autres villes gothiques s'empressent de gaspiller au plus vite. »

Si vous voulez voir le splendide coucher du soleil sur la chaîne de l'Oberland, gagnez, à un quart d'heure, de la ville la terrasse du *Schœnzli*.

XX

FRIBOURG.

FRIBOURG ET SES PONTS.

Je quitte Berne de bonne heure, parce que, n'ayant pas une journée entière à consacrer à Fribourg, je désire néanmoins m'y arrêter assez longtemps pour visiter la ville et le viaduc de Granfrey, puis entendre, si possible, le concert des grandes orgues. On descend, comme dans un sous-sol, à la gare du chemin de fer de Berne à Lausanne. En se plaçant en sens opposé à la direction du train, on jouit, à la sortie de Berne, d'une belle vue d'ensemble sur la ville.

Le chemin de fer franchit l'Aar sur un pont en fer, gagne les champs glorieux de *Laupen*, *Flamatt*, puis, entre deux tunnels, la verdoyante vallée de *Taferna*.

Mais nous voici tout d'un coup suspendus au-dessus d'un abîme, au fond duquel coule une rivière. C'est la vallée de la Sarine, que nous traversons sur le *viaduc de Granfrey*.

Fribourg !

Bâtie sur un rocher par les Romains, c'est au douzième siècle que cette ville fut développée et fortifiée par les ducs de Zæhringen, réputés ses fondateurs.

Je la parcours rapidement. Sur la place de l'Hôtel de Ville, je m'arrête sous le *Tilleul* planté, suivant la légende, en 1476, après la victoire de Morat. (Voir au chapitre X.) Ce tilleul phénoménal est tout en fleurs. J'en recueille... ou, plus exactement, j'en cueille une, que je conserve à l'instar d'une relique. Non que, tout en respectant la légende du *Tilleul*, je nourrisse une foi absolument robuste dans l'âge qu'on lui prête. 416 ans, c'est un chiffre !

La longévité tout à fait apocryphe de certains arbres de la forêt de Fontainebleau et du quintuple hêtre de la forêt de Compiègne est, je crois, loin d'atteindre la sienne. Celles des ormes-Sully et du cèdre de Jus-

sieu (au Jardin des plantes) ne lui sont pas comparables.

Quant au pauvre vieux accacia sous lequel venait méditer Buffon et qu'on surnomme « *l'ancêtre du Jardin des plantes* », il n'aurait encore que 256 ans. — Presque la fleur de l'âge du Tilleul de Fribourg ! — Je viens de revoir exprès ce phénix des *robiniers*. Eh ! bien, franchement, le vénérable ancêtre, malgré son recrépissage, est entièrement décrépit. Son tronc crevassé, recouvert d'emplâtres... en plâtre, ressemble à une vieille béquille mal rajustée. Les quatre branches qui le couronnent (?), plus lamentables cent fois que les trois cheveux de Cadet Roussel, participent de la couleur de rouille des anneaux de fer qui les soutiennent. Le Tilleul de Fribourg, que j'ai vu couvert de fleurs au commencement de septembre, paraîtrait évidemment tout jeune à côté de lui. On le prendrait plutôt pour l'arrière-petit-fils de celui planté le jour de la bataille de Morat.

Faut-il ajouter que le chêne historique sous lequel saint Louis rendait la justice

aurait à peine vécu 300 ans, s'il faut en croire les supputations les plus libéralement légendaires ?

Parmi les nombreuses églises de Fribourg, l'église gothique de Saint-Nicolas, avec sa tour, qui ressemble à la tour Saint-Jacques moins les quatre évangélistes, le jugement dernier de son portail et les fameuses orgues qu'elle renferme, est certainement la plus remarquable. J'y reviendrai à l'heure du concert.

Près de là, j'aperçois de grands câbles de fils de fer, tendus contre les murs des maisons. Ce sont les supports, au nombre de six, du *Grand Pont* suspendu sur la Sarine, chef-d'œuvre d'un architecte français. Son unique travée, de 265 mètres de long, passe à 51 mètres au-dessus de la rivière.

De ce pont, on voit à droite le *Pont de Gotteron*, qui paraît plus grandiose encore (bien que moins long), à cause de son élévation de 93 mètres au-dessus de la Sarine.

Je m'y rends en suivant, au bout du Grand Pont, le chemin latéral, flanqué à

gauche de la *Tour rouge*, bâtie sur un rocher, et surplombant, à droite, au-dessus de la *Tour de l'ancienne porte de Berne*, qui émerge du fond d'un ravin.

Du milieu du Pont de Gotteron le regard plonge émerveillé, d'un côté, sur les cîmes des grands arbres de la vallée de Gotteron, de l'autre, sur le précipice où coule la Sarine et qui ébauche, à la base du rocher où s'élève Fribourg, un énorme fossé de circonvallation.

Une grande avenue me conduit ensuite, en dehors de la ville, à la *Chapelle de Lorette*, petit sanctuaire, dont les murs blancs sont ornés à l'extérieur de belles statues de pierre.

De la terrasse qui l'entoure, brillent en face de moi, sous le rayonnement du soleil : en haut, Fribourg, fièrement campé sur ses fortifications, au ras desquelles s'implantent les murs des maisons ; dans le fond, la ville basse, ses ponts, l'*église Saint-Jean*, ancienne Commanderie des chevaliers de Malte ; à gauche, le barrage et la chute de la Sarine, produisant la force motrice né-

cessaire pour éclairer la ville à l'électricité. Cette force y est *transportée* au moyen d'un cable aérien.

Que diraient les Romains qui l'ont bâtie s'ils pouvaient y voir cette prodigieuse application de la science moderne ?

*
* *

LE VIADUC DE GRANFREY.

Mais je passe sur mes nouvelles pérégrinations en ville, pour en sortir par la porte de Morat. De là je gagne, par la magnifique *promenade du Palatinat* et la route qui lui fait suite, le *viaduc de Granfrey.*

Ce monument, en fer forgé dans les usines du Creusot, rappelle les merveilles métallurgiques du Champ-de-Mars.

D'une longueur de 333 mètres, sur 76 de hauteur, supporté par six piles dont la base seule est en maçonnerie, le viaduc de Granfrey *pèse 60,000 quintaux de fer forgé.* De même que notre *Galerie des Machines* est suspendue sur ses fondations au moyen d'énormes galets, cette masse, au lieu d'être

fixée aux culées, repose sur des rouleaux, sur lesquels elle s'immobilise par son propre poids.

Le viaduc est doublé en dessous par une véritable route, suspendue par une galerie à jour, aussi en fer.

La contexture du viaduc et des piles qui le supportent est, extérieurement, d'un très grand effet. Elle rappelle cet enchevêtrement touffu qui fait ressembler la tour du Champ de Mars à une forêt de fer. Quand on pénètre dans l'intérieur de la longue galerie qui passe sous le viaduc, il s'ajoute à cette impression, au moment où le tonnerre d'un train arrivant sur votre tête fait résonner et trembler cette énorme carapace métallique, celle de l'imminence d'un formidable écrabouillement.

Un ingénieur avec qui je causais dernièrement du viaduc de Granfrey me disait qu'on ne saurait trop recommander aux amateurs de ces prodiges de l'art moderne d'aller visiter en Ecosse un autre colosse de fer, devant lequel le fabuleux *Colosse de Rhodes* eut dû baisser pavillon.

Il s'agit du *pont du Forth*, dont les visiteurs de l'Exposition de 1889 ont pu voir une belle réduction dans un bâtiment du Trocadéro.

Il n'existe rien au monde, je suppose, de plus gigantesque que ce pont de *1800 mètres de long*, jeté sur deux piles, à une *hauteur de 120 mètres*, sur un bras de mer.

Chacun des trois tabliers métalliques qui relient les deux piles entr'elles et aux culées a ainsi 600 mètres de long et simule deux tours Eiffel horizontales, se touchant par le sommet.

A quand, pour enfoncer le *pont du Forth*, le *pont sur la Manche ?* Jamais peut-être, tout du moins qu'on redoutera au-delà du détroit que nous ne nous en servions pour aller un beau matin nous emparer de *l'Old England.* Aimables et confiants voisins !

* *

LES ORGUES DE FRIBOURG.

J'arrive à la cathédrale Saint-Nicolas à une heure et demie, à temps pour entendre

le premier concert d'orgue de la journée. Il y en a un autre vers huit heures du soir.

Rien ne peut donner l'idée de la puissance de ces orgues. Il ne suffit pas pour cela de dire qu'elles se composent de 67 registres, comprenant 7,800 tuyaux, dont quelques-uns ont 10 mètres de longueur.

Tout au plus serait-on porté à en conclure qu'elles font énormément de bruit.

Oui et non, ou plutôt non. Ce n'est pas du bruit, ce sont des modulations inconnues, c'est une harmonie divine qu'on entend-là.

Ce qui fait vraiment du bruit — un bruit aussi très harmonieux sans doute — c'est, par exemple, l'orgue de la salle des fêtes du Trocadéro, accompagnant les fanfares de Berlioz ou de Wagner. Ses vibrantes sonorités se fondent bien avec celles des cuivres et s'adaptent à merveille aux concerts à grand orchestre.

Mais ici l'orgue seul est tout l'orchestre. Et j'avoue n'en avoir jamais entendu de plus varié, de plus émouvant, étendant aussi loin le champ de l'harmonie imitative.

Tantôt vous entendez chanter des voix humaines, des voix d'enfants, qui font vibrer toutes vos cordes intimes. Tantôt vous êtes enlevé par un chant sublime, enveloppé par le tumulte de la foule en marche. Puis les grandes voix de la nature s'élèvent.

Vous écoutez surpris, ravi, les sifflements de la tempête qui s'approche, et les roulements du tonnerre, précédant le fracas de l'orage.

Les deux morceaux qui m'ont le plus remué ont été la berceuse du *Pardon de Ploermel* et la tyrolienne du 3e acte de *Guillaume Tell*. Leur interprétation par cet admirable instrument, dans ces hautes nefs qui réfléchissent nettement les plus faibles sons, en laissant toute leur latitude à l'expansion des plus profondes et des plus intenses vibrations, m'a laissé dans l'âme et dans l'oreille une impression ineffaçable.

J'avais, en traversant Fribourg, rencontré un autre plaisir, savouré une autre musique, plus connue, mais non moins jolie : j'entendais enfin parler français. C'est ici, en effet, la langue courante, bien que la

ville basse ait conservé l'usage d'un vieil idiome, ni allemand ni français, moins dur que le tudesque, mais tout aussi inintelligible pour moi.

XXI

LE PAYS DE VAUD.

LAUSANNE.

Le trajet que je fais ensuite de Fribourg à Lausanne concourt à me persuader qu'en pénétrant dans le pays de Vaud j'entre en pays français ; pays boisé, fertile, que dominent la station et le château de *Romont*.

Plus loin, à droite, de grandes plaines plantées d'arbres, d'où émergent des clochers. Puis, à gauche, en approchant de Lausanne, un vaste horizon lumineux. C'est le *lac de Genève*, — une petite mer ! — limité par les montagnes de la Savoie, bordé de villas et de coteaux couverts de vignes.

On traverse enfin la vallée de la *Paudèze* sur un viaduc de neuf arches ; et, après un tunnel, on arrive en gare de Lausanne, au-dessous de la ville, bâtie en amphithéâtre

sur le mont Jorat, et au-dessus d'Ouchy, station de bateaux sur le lac de Genève. Un chemin de fer à ficelle relie Lausanne à Ouchy.

Chef-lieu du canton de Vaud, siège du Tribunal fédéral, avec une population de 30,000 habitants, Lausanne possède des monuments remarquables.

Voir, sur la place de *la Palud*, son curieux *Hôtel-de-Ville*, avec clochetons, gargouilles et peintures à fresques, ainsi qu'une fontaine, ornée d'une *statue de la Justice*, raide et naïve.

Cette Justice, à l'exemple d'une autre que j'avais précédemment remarquée à Berne, tient à la main une balance dont un des plateaux fléchit sous le poids d'un glaive. Y a-t-il là une allusion à l'épée de Brennus? un symbole anticipé de la maxime bismarkienne: « La Force prime le Droit » ? Ou bien est-ce une figuration de l'adage : « La Force doit rester à la Loi ? » Cette interprétation, plus honnête, est vraisemblablement la bonne.

On rencontre plus haut : la grande *école*

industrielle, la *Cathédrale protestante*, le *Musée cantonal*, enfin l'ancien *Château* épiscopal, siège des autorités vaudoises et du Tribunal fédéral.

Cette forteresse du treizième siècle, avec ses meurtrières, ses couronnes de créneaux, ses pavés de mosaïques, sa terrasse, sa masse rouge imposante, est une des curiosités de Lausanne.

Il en est de même du *Signal*. On appelle de ce nom une promenade plantée de grands arbres, où l'on monte par un chemin à mi-côte, très pittoresque. Il y a là un beau parc aux cerfs et, sur le faîte, une terrasse d'où la vue s'étend au loin sur le lac de Genève.

On y trouve, comme au Righi-Kulm, comme sur la terrasse de Bâle, comme sur le quai du Gymnase à Neuchâtel, une table d'orientation, où sont gravés les noms et les directions des principaux points des environs : villes, montagnes, stations des côtes du lac. Il suffit, pour se repérer, de braquer dans les différentes directions l'aiguille mobile qui pivote au centre de la table. Le ciel,

sans nuages, serait aussi propice que possible à cette exploration, si l'horizon n'était voilé par la brume, ce mauvais génie de la Suisse. — Le meilleur moyen de le prévenir est de partir en juillet. — Aussi m'est-il impossible de distinguer les villes françaises d'Evian et Thonon, sur la rive méridionale du lac.

*
* *

LES BORDS DU LAC DE GENÈVE (LAC LÉMAN).

Parmi les plus charmantes excursions de la Suisse il faut placer les promenades en bateau sur ce lac de Genève, aux eaux tranquilles et profondes, d'un azur doux et transparent.

Nulle part on n'est plus mollement bercé que dans ces grands bâtiments, nefs élégantes, confortablement aménagées, pourvues de tables d'hôte toujours ouvertes, égayées par les concerts en plein vent des musiciens nomades.

Si vous n'êtes pas limité par le temps,

faites le tour du grand lac bleu, qui a la forme d'un croissant, une longueur de 70 kilomètres, où se jettent, avec le Rhône, quarante rivières et ruisseaux.

De la station de *Villeneuve* (à l'extrémité opposée à Genève) poussez une pointe jusqu'à *Martigny*. Cela vous permettra de visiter les *gorges du Trient*, la *cascade de Pissevache*, voire le *Grand Saint-Bernard*, la *grotte des fées* à *Saint-Maurice*, etc.

De là, prenez le chemin de fer de Genève, ou bien reprenez le bateau à Villeneuve et cotoyez jusqu'à Genève la côte française. Vous pourrez ainsi mettre pied à terre à *Evian-les-Bains*.

Je bornai ma promenade à la zone la plus fréquentée du tour du lac, c'est-à-dire à la partie de la côte vaudoise qui s'étend de Lausanne à Chillon. Il y a là une succession de sites charmants, un épanouissement au midi de versants chargés de vignes, de grands bois, de châteaux et de villas.

Tout cela groupé autour de deux centres: la coquette ville de *Vevey*, chère à Jean-Jacques, et *Montreux*, qui donne son nom

à toute une région. Cette région s'étend de *Clarens*, immortalisé par l'auteur de la « Nouvelle-Héloïse », à *Vernex*, *Territet*, *Veytaux* et le *château de Chillon*.

Je me rends directement, par le bateau, de Lausanne à Chillon, pour revenir à Territet par le chemin de fer électrique, établi de Chillon à Vevey, puis, — après l'ascension du *Righi-Vaudois* et la descente à Montreux par les *gorges du Chaudron* — à Lausanne par le chemin de fer, avec arrêt à Vevey.

.˙.

LE CHATEAU DE CHILLON.

Cette forteresse, conquise au 12e siècle par Pierre de Savoie, et reprise trois siècles plus tard par les Bernois et les Genevois (voir le chapitre X), sert aujourd'hui d'arsenal et de caserne de gendarmerie.

Bâtie sur un rocher, qui émerge du lac à un endroit où il mesure plus de cent mètres de profondeur, elle est formée de grands bâtiments massifs et d'une tour carrée cen-

trale. On y accède, du quai, par un pont en bois. Ses souterrains, taillés dans le roc, éclairés par d'étroites meurtrières, sont du plus funèbre aspect.

On rencontre dans ce labyrinthe le cachot où les condamnés à mort, attachés à un énorme bloc, passaient leur dernière nuit, avant d'être précipités dans le lac. A côté, la salle des piliers. A l'un d'eux reste scellé l'anneau où fut attaché, pendant six ans, la légendaire victime de la tyrannie des princes et évêques de Savoie : Bonivard, de Genève, prieur de Saint-Victor, chanté par lord Byron. La dépression qu'on remarque sur le roc autour du pilier a été creusée par les pas du prisonnier, au dire du guide féminin qui nous conduit.

Au-dessus du souterrain nous visitons la vaste salle à manger du duc de Savoie et l'ancienne salle de justice, au fond de laquelle se dresse une potence, dit *poteau de justice*.

« C'est à cette poulie, nous apprend notre gracieuse introductrice, avec une douce intonation d'un singulier effet ironique, qu'on

suspendait les patients pour leur brûler la plante des pieds avec un fer rouge. »

Elle nous mène ensuite, par un étroit escalier, dans une cave ayant servi de cimetière ; et, soulevant la trappe des *oubliettes* :

« C'est ici, dit-elle gentiment, sur les saillies intérieures de ce puits, qu'on faisait descendre les prisonniers, en leur promettant la liberté comme prix de cette épreuve. Mais bientôt les points d'appui basculaient ; et les malheureux, tailladés par des lames tranchantes, tombaient dans le lac, où ils achevaient de périr. »

Au premier étage : une chapelle, la chambre du duc de Savoie, celle de la duchesse, enfin la salle de réception des chevaliers. Et, dans ces grandes pièces froides et sombres, des armures, des boiseries sculptées, des meubles du temps, extrêmement suggestifs.

*
* *

LES GORGES DU CHAUDRON. — VEVEY.

Du château de Chillon je gagne *Territet* par

le chemin de fer électrique avec câble aérien, semblable à celui, qui, à Paris, lors de l'Exposition universelle de 1878, reliait la Place de la Concorde au Palais de l'Industrie.

Je monte ensuite à *Glion* par le funiculaire du *Righi-Vaudois*, dont la pente (57 °/₀) est telle qu'on semble s'élever presque verticalement, comme dans les ascenseurs des piliers de la tour Eiffel.

La vue qui s'offre, de Glion, sur le lac de Genève, les montagnes de la Savoie et la *Dent du midi* mérite, seule, cette ascension. Mais on ne peut s'en dispenser si l'on tient à faire l'une des plus poétiques promenades de la Suisse. Je veux parler de l'excursion aux *gorges du Chaudron*.

Au delà de Glion on suit, au milieu des sapins et des grands chataigniers, un petit chemin sous bois, qui vous ménage de magnifiques éclaircies sur le lac et sur une vallée profonde, où serpente le ruisseau du *Chaudron*.

On arrive ainsi à un châlet, à gauche duquel un sentier plus étroit vous conduit, à travers une prairie émaillée, jusqu'au fond

de la vallée. A un entrecroisement, près d'un rocher pourvu d'un poteau indicateur, on change de nouveau de direction, pour revenir vers le lac et descendre à *Montreux*, par les *gorges du Chaudron*.

Rien de joli comme l'ombreux sentier, bordé de rampes, qui accompagne les flexuosités du ruisseau ; les ponts rustiques qui le traversent ; le gazouillis de ses cascades se précipitant, glissant dans les fentes des rochers, se perdant sous les blocs ; l'odorante fraîcheur des bois touffus, la limpidité des fontaines glacées établies sur ses bords. Pour ces chaudes journées d'été on n'imagine rien de plus délicieux.

Involontairement on rêve au « bois noir », à la « vallée frisquette », au *lucus niger*, à la *frigida Tempe* de Virgile.

Je quitte Montreux et son essaim de charmantes villas pour regagner Lausanne par le chemin de fer, non sans m'arrêter à Vevey.

Vevey ! proprette et coquette petite ville, réputée par sa salubrité, et que beaucoup d'étrangers choisissent pour résidence d'été.

Près du quai brillent les coupoles dorées

d'un somptueux château. En ville, je remarque : la maison qu'habitait Jean-Jacques Rousseau, sur un mur de laquelle on lit une inscription, extraite de ses écrits et rappelant combien il en avait aimé le séjour ; un pont en marbre noir, une élégante église russe et l'église Saint-Martin.

J'arrive enfin à une promenade ravissante, bordée de haies vives, dominant la ville et le lac.

L'endroit est solitaire, admirablement choisi pour méditer et rêver, assis sur un banc, le regard hypnotisé, suivant vaguement les panaches de fumée et les sillages des bateaux, le vol capricieux des mouettes, semblables à de légers flocons blancs emportés par le vent.

XXII

GENÈVE.

VUE D'ENSEMBLE.

De retour à Lausanne, je prends le lendemain le chemin de fer pour Genève, où je descends rue de la Plaine, à la pension Fleischmann. J'ai déjà mentionné, en parlant de « la vie en Suisse », cet hôtel comme l'un de ceux où l'on est le mieux traité et à meilleur compte. Au surplus, les hôtels fastueux, sans exagération des prix, manquent à Genève moins que partout ailleurs, notamment sur les bords du lac et sur le quai du *Mont blanc*.

On peut dire que Genève est la perle et la véritable capitale de la Suisse, par sa population de plus de 100,000 habitants, la magnificence de ses constructions, de ses ponts, de ses quais, son commerce d'horlogerie et de bijouterie, sa situation entre le

lac Léman et le confluent du Rhône et de l'Arve.

Ville de liberté, française par la langue, parisienne par le luxe, les usages et les mœurs, Genève a sur Paris l'avantage d'avoir partout des voies spacieuses, du grand jour et du grand air. Un réseau de tramways à chevaux et à vapeur active la circulation dans tous les sens. Son Kursaal entouré de jardins, ses cafés élégants comme ceux de nos boulevards, ses riches magasins forment bordure sur les quais du Rhône.

Aussi le fleuve apparaît-il, chaque soir, comme éclairé à giorno. A cet éclairage s'ajoute, le dimanche, l'illumination coloriée d'un immense jet d'eau.

Ce jour-là, dès le matin, sa gerbe glorieuse, jaillissant du milieu de la jetée du Port, plane au-dessus de la ville. Découvert de toutes parts, il paraît heaucoup plus élevé que le grand jet d'eau de Saint-Cloud. Les machines des *forces motrices du Rhône*, qui l'actionnent — machines qu'il faut visiter sur la route du *bois de la Batie* — sont elles-mêmes un chef-d'œuvre de

mécanique plus prodigieux que les grandes roues hydrauliques de la *Machine de Marly*.

Si l'on veut commencer la visite de Genève par un coup d'œil d'ensemble, il faut se rendre au *Pont du Mont-Blanc*.

Jeté à l'extrémité du lac Léman, sur l'évasement en forme d'entonnoir où s'engouffrent les eaux de tous ses affluents, ce pont monumental est en même temps un excellent observatoire.

D'un côté, le grand lac bleu, les bateaux de ses pontons, les somptueux hôtels de ses quais, avec le *Kursaal* et le monument de *Brunswich ;* au fond du tableau, à droite, les cîmes neigeuses du *Mont-Blanc*, « le géant de l'Europe. »

De l'autre côté, le Rhône aux lueurs d'émeraude, qui traverse la ville, rapide et superbe, pour recevoir, à sa sortie, l'affluent de l'Arve.

L'aspect de l'ancienne ville féodale et de ses monuments, que domine la cathédrale Saint-Pierre, tranche curieusement sur celui de la ville moderne et les fastueux alentours du jardin Anglais.

En détail et de près, le contraste est plus frappant encore.

Près des merveilles de l'art moderne, avec son luxe, son confort, ses encadrements de verdure et de fleurs, on trouve des rues de pierres noircies par les siècles, une architecture imposante et hardie, enchevêtrée, composite, italienne ou gothique, tout en dehors, hérissée de reliefs, d'angles et de pointes, avec des enseignes pendantes et des gargouilles qui dessinent dans le ciel des figures fantastiques. Ce ton d'archaïsme, plus ou moins varié — dont Berne est restée le type le plus pur — est, à vrai dire, le caractère commun à la plupart des villes de Suisse. A Genève il tend à s'effacer devant l'envahissement de l'utilitarisme, à se noyer dans l'expansion des constructions, des édifices modernes. La ville, transformée, comme Paris, en capitale cosmopolite, y gagnera ; l'art historique et pittoresque y perdra davantage. Ici, la complexité, la multiplicité des styles n'est que l'image des péripéties de l'histoire de Genève.

D'origine gauloise, elle fut pendant les

cinq premiers siècles de l'ère chrétienne soumise à la domination des Romains, pour passer ensuite sous celle des Bourguignons.

Longtemps en proie aux luttes intestines auxquelles se livraient ses évêques, chefs de la cité, et les seigneurs du pays genevois, elle conquit sa liberté au seizième siècle, en embrassant la Réforme protestante.

Incorporée à la France de 1798 à 1814, c'est à cette dernière date qu'elle est entrée dans la Confédération Suisse. Mais ce n'est qu'à partir de 1847, après l'adoption de sa Charte démocratique actuelle, qu'elle a mis fin à ses guerres civiles et levé, par la suppression de ses fortifications, l'obstacle qui s'opposait au grand et rapide développement qu'elle a pris depuis.

*
* *

A TRAVERS LA VILLE.

Du pont du Mont-Blanc gagnez les élégantes allées du Jardin Anglais. Vous y trouverez le monument commémoratif de

l'annexion à la Suisse de la grande cité et du petit canton de Genève. C'est un beau groupe en bronze, figurant l'étroite union de l'Helvétie et de la ville de Genève.

Comme il convient de ne pas passer à Genève sans se faire une idée d'un de ses grands magasins d'horlogerie, vous pouvez demander à visiter, par exemple, sur le *Grand quai,* non loin du Jardin Anglais, les ateliers de la maison Patek Philippe ; on s'empressera de vous en faire les honneurs. C'est un modèle d'organisation et de division du travail, et d'un travail intéressant au plus haut degré par sa minutieuse précision.

En quittant le jardin anglais, suivez les ombrages du *Cours de Rive*, de la *promenade de l'Observatoire*, de celle de la *Treille*, d'où l'on voit, à l'horizon, les montagnes des Salèves et, au premier plan, les allées en contre-bas du *Jardin de botanique* et du *Bastion*.

Ces dernières promenades surtout sont admirables ; le *Bastion* avec sa grille dorée ouvrant sur la Place Neuve, ses grandes al-

lées d'arbres séculaires, sa bordure de majestueux édifices (l'Université, le Musée zoologique et la Bibliothèque) ; le *Jardin botanique* et sa superbe collection de plantes, ses bassins, ses jets d'eau, ses rochers-miniature.

La *Place Neuve* est la place monumentale de Genève. Au centre, la *statue équestre du général Dufour*. A gauche, la grille et les *promenades du Bastion*, l'*Université*, le *Palais électoral*. A droite, le *Musée Rath* et le *Théâtre*, dont l'élégante et riche façade rappelle (de loin) celle du grand opéra de Garnier. En face, le *Conservatoire* et le paisible et charmant quartier de *Plainpalais*, où j'ai l'avantage d'habiter.

Je passe sur la visite des édifices : l'*Eglise Saint-Pierre*, l'*Hôtel de Ville*, etc. A signaler pourtant l'originalité de ce dernier monument, de style florentin, et le chemin de cailloutis incliné en pente douce, qui, à l'intérieur, remplace le grand escalier.

Les anciens conseillers pouvaient ainsi se rendre à cheval ou en litière jusqu'à la salle de leurs séances. Qui sait si cette pra-

tique des ascensions équestres du vieil Hôtel de Ville ne contenait pas en germe l'idée géniale des ascenseurs, qu'on voit aujourd'hui partout ?

Ma promenade m'ayant conduit de la *place du Bel-Air* à l'île de Genève, je me trouve en face de la *Tour de l'île.* Les trois façades apparentes de cette haute tour carrée portent chacune un cadran, indiquant une heure différente ; ce sont les heures de Genève, de Berne et de Paris.

Laissant à droite le *pont de la Machine* et sa bourdonnante cascade, je vais par le *pont des Bergues* dans *l'île Rousseau*, partager un instant, avec la statue de l'illustre « citoyen de Genève », l'ombre du massif qui l'abrite.

Je pousse enfin, par le *quai du Mont-Blanc*, jusqu'à la *Place des Alpes*, non loin du superbe Kursaal — émule de celui de Lucerne, — où je reviendrai passer une fort agréable soirée.

Sur la Place des Alpes, je m'arrête devant le *Mausolée du duc de Brunswick.*

Je renonce à décrire ce chef-d'œuvre de

sculpture gothique ; sa plate-forme et ses lions en marbre rose; la chapelle, entourée de colonnes et de statues, qui contient son sarcophage ; l'élégante pyramide qui la surmonte. Quant à la statue équestre du bienfaiteur de Genève, élevée au sommet du monument, elle ne brille en ce moment que par son absence ; « elle est sortie », comme Mme Benoîton, pour cause de réparations, j'imagine.

Sa situation est, en tout cas, privilégiée et vaut — quand on est aussi riche — les 32 millions légués par le duc de Brunswick à la ville où il est mort.

Elle fait face aux glaciers du *Mont-Blanc* et au *Môle*, flanqués, à gauche, des *Voirons (le Righi Genevois)* et, à droite, des *Salèves*.

*
* *

LA BATIE. — LE GRAND SALÈVE.

Me trouvant à Genève un dimanche, je suivis le monde genevois à sa promenade favorite : *le bois de la Batie*.

Bien que cette « éminence boisée » n'ait qu'un rapport éloigné avec notre Bois de Boulogne, elle est tout au moins d'une grande fraîcheur. Des allées qui l'entourent et de sa terrasse on jouit d'un beau coup d'œil sur le confluent du Rhône et de l'Arve, ainsi que sur le groupe du Mont-Blanc. On en distingue nettement les trois pics, dont le principal s'élève à 4,800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mais c'est du *Grand Salève*, et surtout des *Voirons*, que le panorama s'élargit. Devant me borner à entreprendre l'ascension des Salèves, je prends, au Cours de Rive, le tramway à vapeur qui conduit à Veyrier.

La campagne qui se déroule à droite et à gauche rappelle celle que traverse la ligne de Paris à Saint-Germain, parsemée, comme elle, de jardins et d'élégants cottages.

De *Veyrier*, je gagne le pied de la montagne, puis le village de *Monnetier*, en laissant à gauche, sur un roc à pic, le château du même nom. Ces hauteurs paraissent inaccessibles et sur le sentier aride par le-

quel je les escalade le soleil darde à plomb. Les 110 marches qu'on y rencontre à l'endroit le plus rapide lui ont fait donner le nom du *sentier du Pas de l'échelle.*

Le chemin est encore long, mais moins pénible, de Monnetier au sommet du Grand Salève.

On trouve là une des vues les plus grandioses. Comme du Righi-Kulm, on a devant soi une forêt de montagnes, une mer tourmentée de sommets neigeux.

Ce sont les anneaux de la chaîne des Alpes, dominée par la formidable masse du Mont-Blanc, qui se déploient à l'est, au-dessus de la vallée de l'Arve.

A l'ouest, la majestueuse vallée du Rhône.

Au nord, Genève et sa petite *méditerranée.*

Au sud, le paysage mouvementé qui s'étend jusqu'à Annecy et dans les teintes duquel s'épuisent toutes les nuances du vert.

Il me restait à faire autour de Genève une promenade et une excursion, auxquelles je ne renonce pas, si Dieu me prête vie.

La promenade est celle du *Musée de*

l'Ariana, avec retour, soit par *Ferney*, soit par *Chambésy*.

L'excursion est celle de *Chamonix*. C'est à vrai dire un autre voyage ; mais il n'exige plus guère que deux ou trois jours, depuis qu'une agence spéciale a organisé un service de voitures, combiné avec les heures des trains.

Il permet, non seulement l'exploration de la Haute-Savoie jusqu'à Chamonix, mais aussi la traversée de la *mer de glace* et, à la rigueur, l'ascension du Mont-Blanc. Cette ascension, il est vrai, n'est pas *permise* à tout le monde. Elle ne l'était autrefois qu'aux aventureux. Elle l'est aujourd'hui aux simples intrépides, grâce à la bonne organisation des caravanes.

XXIII

NEUCHATEL ET LE JURA BERNOIS

NEUCHATEL ET SON LAC.

Il ne me reste plus, pour clore le cycle de mon voyage, qu'à regagner Délémont et Belfort par Neuchâtel et le Jura Bernois.

Ayant à passer encore une fois à Lausanne, je prends, pour varier, le bateau à vapeur, qui touche la terre française à la coquette station d'*Evian-les-Bains*.

C'est en traversant le lac Léman dans toute sa largeur, d'Evian à Ouchy, qu'on juge le mieux de son étendue. D'une côte à l'autre, tout reste indécis et vaporeux. Vers le milieu du lac seulement on voit le village d'Ouchy se dessiner et Lausanne se déployer en amphithéâtre, au-dessous de la tour de sa cathédrale.

Aussitôt débarqué, je prends le funicu-

laire jusqu'à la gare de Lausanne. Il y a là un grand buffet, où j'occupe utilement mes loisirs en attendant le train de Neuchâtel.

Rien à signaler jusqu'à *Yverdon*, situé à la pointe du lac de Neuchâtel, et d'où se détache l'embranchement sur *Estavayer*.

Tandis que mon train côtoie la rive gauche du lac, un autre, aiguillé sur Estavayer et parti en même temps d'Yverdon, semble lutter avec lui de vitesse. Je m'amuse à ce match d'un nouveau genre, auquel la teinte du lac de Neuchâtel, semblable à une verte pelouse, prête une illusion de plus.

Il semble que les paris sont engagés entre les deux locomotives et que les rubans déployés le long des rives par leurs traînées de vapeur marquent les péripéties de la course.

Pour peu qu'une des deux s'infléchisse en dehors ou en dedans de la direction parallèle, sa rivale semble gagner ou perdre du terrain. Mais la divergence finit par se prononcer et la locomotive de la rive droite se dérobe et baisse pavillon, en stoppant à Estavayer.

A Neuchâtel, je descends dans un hôtel en face de la gare.

La ville est bâtie sur le versant du Jura, au-dessus du lac, qui s'étend de chaque côté, à perte de vue. Large de 8 kilomètres le lac de Neuchâtel a, en effet, 36 kilomètres de long. Sa couleur est indéfinissable ou, pour mieux dire, insaisissable.

D'un ton glauque général, non seulement elle varie à chaque instant, suivant l'état du ciel et l'incidence des rayons solaires, mais elle est loin d'être uniforme dans toute son étendue. Tandis qu'elle offre, du côté du soleil, une gamme de nuances vertes plus ou moins claires, du côté opposé, le vert *passe au bleu* sans qu'on s'en aperçoive, sans qu'on puisse dire où est la transition. Et le bleu tourne lui-même au noir à l'entrême horizon.

Vu de haut, le lac de Neuchâtel ressemble à une palette de couleurs. Sur le port, où je descends, c'est presque une mer en courroux. Sa surface est crespelée de vraies vagues, blanches d'écume, qui se livrent à un assaut furieux des berges du quai. C'est, en

un mot, un autre « lac des tempêtes », aussi redoutable aux bateaux que le lac d'Uri.

En revanche, ses eaux sont douées d'une rare propriété : elles servent à durcir les bois de charpente. Elles sont aussi très poissonneuses ; le lac de Neuchâtel est renommé par son ombre-chevalier, comme celui de Genève par sa truite.

Les vignobles qui bordent les deux lacs diffèrent également par les vins qu'ils produisent, agréables sur la côte de Vaud, excellents sur la rive neuchâteloise.

« Rien, en Suisse, ne se ressemble », il faut encore le répéter ici, avant d'en sortir.

Quelle différence entre ses grands lacs ! et quel contraste surtout entre les grands et les petits ! entre celui de Neuchâtel, par exemple, entre ce caméléon gigantesque, à la robe irisée, toujours en mouvement, qui s'étend le long des cantons de Vaud, de Fribourg et de Berne, et le lac-étang de Lungern : miroir ovale, perdu au fond d'une corbeille de verdure, dont il reflète la tranquille image sur un lit de ciel renversé !

Quelle autre ville aussi ressemble à Neu-

châtel, dont le pied baigne dans le lac, tandis qu'elle dresse contre la muraille du Jura les tours altières de son château et de ses anciennes fortifications !

Quelle autre a une histoire politique plus singulière !

Administré par et pour le roi de Prusse pendant tout le dix-huitième siècle, le canton de Neuchâtel fut incorporé à l'empire français de 1806 à 1814. A cette date, tout en entrant dans la Confédération suisse, il retomba sous la domination de la Prusse et n'en fut affranchi qu'en 1848, ou plutôt en 1857, par le traité de Paris.

Il faut ajouter qu'on parle à Neuchâtel le français le plus pur.

Ce qui donne à cette ville féodale son cachet spécial, c'est son vieux *Château* ; ce sont les tours qui la couronnent (*Tour de Diesse*, *Tour de la prison*), ce sont surtout les deux flèches de la *Collégiale*, temple protestant, devant lequel, sur une superbe terrasse, s'élève la statue inspirée du réformateur *Farel*.

Très curieux à visiter, ce temple récem-

ment restauré, son cloître (qui rappelle celui de Saint-Trophime, à Arles) et aussi ce *Château*, ancienne résidence des rois de Bourgogne.

Voir aussi, dans la ville basse : le *Palais Rougemont,* précédé de beaux jardins, ancien séjour de J.-J. Rousseau, où est installé le *Cercle du Musée ;* enfin le très intéressant *Musée des Beaux-Arts*, sur le quai des Alpes.

*
* *

LE JURA BERNOIS.

Le retour en France par Pontarlier et Dijon offre de nombreux attraits. Mais, mon itinéraire me rappelant dans la Marne et dans l'Aube, sur le théâtre des grandes manœuvres, je revins par Bienne, Delémont et Belfort.

Et je ne le regrette pas ; car le petit lac et la ville de Bienne ont leur charme particulier. De même sont pittoresques à leur manière et dans une forme nouvelle les méandres du chemin de fer à travers les monta-

gnes du Jura, de Bienne à Sonceboz et Delémont.

C'est là que se ferme le dernier anneau de ma promenade circulaire en Suisse. Je revois enfin la vallée du Doubs et le décor de Sainte-Ursanne, qui m'avait tant émerveillé trois semaines auparavant. Et je les revois avec un plaisir, sinon plus vif, du moins plus profond.

C'est, en effet, par la répétition que les impressions se gravent, s'identifient pour ainsi dire avec le cerveau. Ainsi la première audition d'un chef-d'œuvre symphonique émeut et étonne ; on en jouit mieux, on le goûte véritablement aux auditions suivantes.

C'est seulement en *répétant* les voyages dans un pays aussi prodigieux que celui-ci qu'on peut en apprécier toute la beauté.

*
* *

SUISSE ET FRANCE !

Je sors de Suisse comme de la représentation d'un chef-d'œuvre, les yeux charmés,

un peu éblouis, l'oreille pleine d'harmonies et d'échos merveilleux, un peu assourdie.

Il en résulte une impression générale, une note dominante, qui peuvent se résumer ainsi.

Lorsque je rentre en France, quand je revois nos plaines riantes, nos grands bois, nos larges horizons, je me dis :

« La Suisse est une féerie ravissante, incomparable. Et pourtant... j'aime mieux mon pays.

« Ou plutôt j'aime la Suisse et la France de façons différentes : la première pour m'y promener, l'autre pour l'habiter.

« Entr'elles, s'il fallait faire un choix, le mien ne serait pas douteux. »

Oui, j'aime mieux mon pays,... d'abord parce que c'est mon pays, et aussi pour d'autres raisons.

Son sol, moins tourmenté que celui de Suisse, moins favorisé au point de vue pittoresque, est plus riche *en lumière*. Lumière créatrice, qui anime les œuvres des maîtres, peint les paysages et tire, chaque matin, la nature du chaos !

Venue d'en haut, elle s'arrête, en Suisse, sur les sommets, qu'elle inonde. Ah ! si les sommets étaient habitables en toute saison !...

Vus de là, ses lacs et ses vallées sont splendides. Mais quand on descend, le regard devient, de toutes parts, prisonnier des montagnes.

Montagnes admirables à coup sûr, aux dessins capricieux, élégants, ornementés à profusion ! Ecrins charmants, mais *écrans* aussi !

Il semble que ces magnificences vous aveuglent, vous écrasent, vous mesurent le jour et l'air, qui sont le « pain de la vie » *(pabulum vitœ)*. Il semble, pour tout dire, qu'on respire mieux *chez nous*.

A mon sens enfin, les plus beaux paysages, les plus fines, les plus riantes couleurs terrestres pâlissent devant le bleu profond, devant les rayonnements de l'atmosphère.

Les reflets ternes des hautes cimes neigeuses s'éteignent, dans leur froide immobilité, quand on les compare à l'éclat transparent et mobile des nuages, des nuages

qui passent, des roses du matin à la pourpre du soir, par toutes les nuances laiteuses ou diamantées du blanc.

Le ciel, en fin de compte, me paraît encore ce qu'il y a de plus beau sur la terre.

Et le plus beau ciel étant à mes yeux celui qui éclaire le gentil pays de France, *je préfère la France à tout.*

PIERRE MONVAL.



TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préambule.. 5

I. De Paris a Belfort. — Départ de Paris.. 17

Châlons-sur-Marne.. 18

De Châlons à Chaumont.. 20

Chaumont.. 21

De Chaumont à Belfort.. 23

II. Belfort.. 27

III. Lever de Rideau. — La Frontière... 32

Sainte-Ursanne.. 34

Delémont.. 36

IV. La vie en Suisse. — Le Portier...... 38

L'hôtel.,.. 41

La table d'hôte.. 44

V. Mœurs, langue, usages. — Mœurs douces et mélomanie.. 47

Un dimanche à Bâle.. 48

Le tabac.. 49

La langue.. 50

VI. Bale. — Ses curiosités.. 53

Une rencontre.. 55

VII. Zurich. — La ville.. 57

Un panorama.. 59

VIII. Excursion a la chute du Rhin. — Contraste.. 62

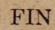
Schaffhouse.. 63

La chute du Rhin.. 66

Pages.

IX. LAC DE ZURICH. — EINSIEDELN. — Le lac 70
Einsiedeln 73
X. LA SUISSE HISTORIQUE. — Schwyz 77
Le Grütli 81
XI. DES ORIGINES DE LA CONFÉDÉRATION A LA RÉFORME. — Développement de la Suisse 86
Du serment du Grütli à la bataille de Sempach 88
De la bataille de Sempach à la Réforme. 90
XII. TEMPS MODERNES. — De la Réforme à la Révolution helvétique 95
Transformations politiques 96
Révolutions démocratiques 99
XIII. AU PIED DES ALPES. — La route du Saint-Gothard 102
Goeschenen 103
Andermatt 105
La vallée de la Reuss. — Le Dammastock 108
XIV. DES ALPES AU RIGHI. — Lac des IV Cantons 113
Le Righi-Kulm 115
Un orage au Righi-Kulm 119
XV. LUCERNE ET SES ENVIRONS. — La ville.. 123
Excursions et promenades 126
XVI. D'ALPNACH A BRIENZ. — Le col du Brünig, ... 130
Meiringen. — Les gorges de l'Aar 133
Digression comparative 137
XVII. LE GIESSBACH. — INTERLAKEN. — LES LUTSCHINES. — Le lac de Brienz 142

		Pages.
	Le Giessbach	143
	Interlaken	146
	Les vallées de la Lütschine	147
XVIII.	Grindelwald. — Lauterbrunnen. —	
	Grindelwald	151
	La gorge de la Lütschine noire	152
	La grotte de glace	153
	Histoire d'allemands	155
	Lauterbrunnen. — Le Staubbach	156
	Le Trümmelbach	157
	De Lauterbrunnen à Berne	160
XIX.	Berne. — Les ours	162
	La ville	166
XX.	Fribourg. — Fribourg et ses ponts	170
	Le viaduc de Granfrey	175
	Les orgues de Fribourg	177
XXI.	Le pays de Vaud. — Lausanne	181
	Les bords du lac de Genève	184
	Le château de Chillon	186
	Les gorges du Chaudron. — Vevey	188
XXII.	Genève. — Vue d'ensemble	192
	A travers la ville	196
	La Bâtie. — Le grand Salève	200
XXIII.	Neuchatel et le Jura bernois. —	
	Neuchâtel et son lac	204
	Le Jura bernois	209
	Suisse et France	210



FIN



VITRY, TYP. J. DENIS ET Cᵉ.



